



La guerre du Péloponnèse en 16/9
Georges Abittbol

Publication: 2012

Catégorie(s): Fiction, Roman

Tag(s): "cul-de-sac existentiel" tragédie

Violence ordinaire

A défaut d'un lit, me voilà assis sur un banc. On est une bonne cinquantaine à en faire de même, on baille tous le cul posé sur du bois, comme des cons. La majorité d'entre nous aurait sûrement préférés un lit -on se fait grave chier- mais l'université où je suis ne fournit que des bancs. S'ils croient que c'est ça, qui va nous empêcher de dormir, ils se plantent. Du coup on dort assis. C'est du service public tout craché, il vise à côté des véritables besoins. Ils sont tout aussi à côté pour le recrutement des enseignants, ces mecs ne veulent pas enseigner, c'est clair. Ils ne véhiculent aucune espèce d'émotion, de conviction, ils ne font que régurgiter un cours prédigéré pour endosser un joli chèque à la fin du mois, qu'importe le montant, ça sera dans tous les cas trop cher pour du vomir. Aujourd'hui, l'un d'entre eux est là pour me montrer que « l'exception confirme la règle ». Terrible coup du sort pour un enseignant qui nous parle de « passion » avec le regard vitreux d'un poisson mort. La règle confirme aussi la règle. On m'a toujours dit que la fac de philosophie ça m'amènerait nulle part. Peut-être aurais-je dû écouter ceux qui m'affirmaient que, le commerce c'était l'avenir, et que la philosophie c'était le chômage. La philosophie au chômage, ça sonne juste et bien. Ce cétacé continue inlassablement à chier son cours, malgré le mal qu'il se donne à ne pas être écouté, je fais l'effort d'être attentif, enfin... durant cinq minutes. C'est abyssal. Finalement je sombre dans mes pensées, et m'offre un cours de mon propre cru. J'ai toujours été comme ça, le mec pensif. Heureusement que j'ai cet échappatoire, sinon je pense que je serais comme lui, un gars qui ne croit en rien et qui voit flou à l'air libre. Abreuvé de merde, lorsqu'arrive notre tour, on abreuve les autres de cette même merde. Reproduction sociale on appelle ça. C'est en écoutant des mecs comme ça qu'on devient un véritable zombie, un lobotomisé de plus. Lorsque ma soupape de sécurité me fait sombrer dans mes pensées, c'est que le réel m'ennuie profondément. Dans ce cas précis, mes idées fusent, et j'essaye de voir la passion dans mon quotidien. Plus j'y réfléchis, plus je me rends compte que la passion m'est étrangère. C'est par cette conclusion que je retombe dans le vrai, je suis toujours face à mon énergomène qui déblatère sans cesse ses conneries avilissantes avec le charisme d'une huître. Sauf pour ma part, il laisse tout l'amphithéâtre indifférent. Je me dis alors: « Encore se taire ou bien se révolter »¹. Pris d'une pulsion révolutionnaire, je décide de mettre fin à ce calvaire. Ça

me prend des fois, je punis mes agresseurs, ça me soulage sur le moment, faut savoir s'écouter. En m'adressant à ce pauvre mammifère marin, je lui lance un : « Hep toi là bas ! » d'un ton terriblement désinvolte. Ce gros phoque m'entend, se coupe. Dans son silence délicieux, il balaie la salle en écarquillant les yeux. Il semble agacé et cherche l'auteur de cet outrageux outrage. Je rajoute d'un ton lourd de condescendance: « Comment pouvez vous, cher monsieur le professeur de philosophie, nous parler de « passion » avec autant de dédain pour ce sujet » -notez l'effort que je me donne à y mettre une forme universitaire-. Ce genre d'interventions personnelles ne s'admet pas dans l'éducation industrielle, encore moins lorsqu'il remet en question la divinité du mentor. En l'occurrence, notre fruit de mer national se méprend pour Poséidon. Ce rapport entre les divinités et les simples êtres humains, les apprenants, nous enferme dans un état semi végétatif: l'un parle l'autre écoute (en principe). Mon intervention soulève un étonnement, pas seulement de la tête de thon, mais de tout l'amphi. Ça chuchote de toutes parts. Ce même gars me dévisage avec une expression qui de loin, m'apparaît comme celle d'un homme passionné, il me semble alors qu'il passe de verdâtre à rouge violacé. Il est désormais pané. Il ouvre la bouche pour extérioriser son trop plein de haine. Je prends les devants, en le coupant net : « Voilà un regard qui se rapproche du sujet, merci monsieur le professeur... » je rajoute: « ... de philosophie. » Je n'aurais pas parié que ce poulain, ce poulain des mers, allait m'apprendre quoique ce soit. Finalement, c'est lui, lui même, qui m'apprend que l'ego, est un sujet hautement passionnel dans nos belles sociétés. Passion de son ego, égocentrisme exacerbé, nombrilisme à perte de vue. Je ne crois pas qu'il soit le seul à réagir passionnément lorsque son ego est posé sur la table, nu, devant un public. Public apathique, mais public quand même ! Dans le jargon, on peut dire qu'il est « vexé jusqu'au trou du cul ». Ce genre d'expérience me fait déjanter, de mon utopie enchantée, je sombre dans une désillusion cauchemardesque. Le mec, une nouvelle fois encore change de couleur, je me suis mépris, cet homme n'est ni prof, mi-poisson, ni dieu, il est caméléon. Sa métamorphose me laisse le temps de me lever et de me tirer. J'entends gueuler derrière mon dos. Je quitte le navire avant le naufrage. Il y a pas mal de filles dans l'amphi, mon petit coup d'éclat ne devrait pas les laisser indifférentes. Je dois dire que c'est un peu comme ça que généralement, je tire mon épingle du jeu, enfin... plus précisément, c'est comme ça que je tire. Et voilà, une fois de plus je me retrouve seul, dans la rue. Je suis là pour apprendre et j'admets que je n'apprends que peu de ces mecs là. Puisque qu'ils peuplent la terre, l'ignorance prédomine. Or, je garde

espoir, vu que j'essuie les bancs de la fac depuis quatre années, j'ai encore une petite lueur: sûrement, un jour, ces bancs seront propres. Je suis un fervent défenseur de l'université, plus généralement de l'éducation qui m'a ouvert des hublots que je n'aurais pas imaginés. Il est vrai qu'elle mène la vie dure aux gars comme moi qui ne manie pas la langue et les écrits de Molière comme les autres. Je crois en elle comme d'autres croient en Dieu. L'éducation valorise la forme sur le fond, du coup, au fond, elle me laisse au plus bas. Lorsque quelque chose me fait chier, je serre les dents si fort que je crache du sang. C'est instinctif, je ne m'en rends compte que lorsque j'ai ce goût troublant de fer dans la bouche. Je crache et je me laisse tomber par terre, je sors mon matos, et je me roule un gros joint pour me changer les idées. Je desserre un peu mes dents. Mon entourage s'est toujours demandé ce que qu'on allait faire de moi. Peut être aurait-on pu me poser la question ? Suis-je concerné ? Assurément pas. D'ailleurs, soit dit en passant, je les emmerde. Le truc c'est que je n'arrive même pas à savoir ce que je vais faire après avoir fumé mon joint, alors me projeter dans cette société de merde, c'est aller trop loin dans mes prévisions météo. C'est peut être pour ça qu'on m'a jamais posé la question ? Non. Mon entourage s'en branle de mon opinion, comme le reste du monde sinon je le saurais. Je lève avec difficulté et je traîne ma carcasse dans un endroit vert, ça fait toujours du bien, ça ressource de se dire qu'on n'a pas tout fumé. J'enfourche mon vélo et je pédale jusqu'au Pérou². Je parle pas espagnol mais c'est pas trop grave, ce n'est pas primordial pour se balader dans un parc à Montpellier. C'est un bon lieu de rencontre, et le cadre est moins sympa que gratuit. Je détends un petit peu mon piège à ours, la ballade ne suffit pas à me calmer. J'ai un truc qui me ronge et je ne sais pas trop ce que c'est. Depuis tout petit, j'ai ce terrible sentiment, ce truc en moi sera ma descente aux enfers, un jour, il causera ma perte. Je rentre dans mon trou en plein centre ville. Un appart minable à deux pas du Peyrou que je partage avec un pur produit cosmétique: une Montpellier-reine, une vraie comme on les aime. Plaisir des yeux, affront intellectuel. A mon sens, elle incarne l'esprit surpuisant de la superficialité. Elle est chiante, presque attachante, pathétique, sexy, attendrissante, hypocrite et arriviste. On l'est tous plus ou moins, elle est ordinaire en fait. Comme le disait mon ami Georges Abittbol avant de casser sa pipe: « Monde de merde »³. J'entre dans ce chez « elle », et d'entrée, cette pute me tombe dessus. Elle gesticule, la chance était de mon côté: mon cerveau, habitué aux situations de crise, se met en mode défense, des petits symboles apparaissent devant son jolie maquillage, ils sont bleus, rouges, verts, même jaunes et ils rebondissent

dans la pièce. Bill⁴ fait du bon taf, il s'est emparé de la quasi totalité du marché mondial et d'une partie de mon subconscient, belle réussite! Entre ces mêmes symboles, elle se donne du mal à ramasser des cadavres de toutes sortes allongés dans la pièce: Heineken, Kronenbourg, Leffe et je passe les cadavres d'origines antillaises ou polonaises. Après ce balai irréel, elle disparaît dans son antre en claquant la porte avec rage. Je coupe l'économiseur d'écran, et je veux dire un truc, mais elle est partie, alors je me roule un autre joint. Je jette un regard maladif sur mon portable qui n'avait pas émis de son depuis trois jours déjà, matérialisation de ma mort sociale, j'écrase à nouveau mes pauvres gencives qui commencent à me faire atrocement souffrir. Je mate l'heure, il est dix-sept heures, et je sais pas quoi faire de ma peau. L'ennui... quelqu'un aurait-il dit un jour que la solitude est une affaire de gens seuls? Et bien non. Littéralement, je n'ai jamais vraiment été seul, j'ai toujours été très entouré de vide. D'un regard extérieur on me dirait: « Eh petit, de qui tu te moques? Amis, familles, tu es entouré de toutes parts. » Ouais c'est vrai mais ça suffit pas. Je ne dirai pas que mon entourage me paraît vide, si c'était le cas j'aurais pris un sac et je serais allé voir ailleurs. C'est ce que j'ai fait... ah ouais. J'ai fui, pour pouvoir être moi même. Bruno Bettelheim m'expliquait que, pour éduquer un enfant, il ne fallait pas le pousser dans un sens plutôt qu'un autre, l'enfant ne devait pas être une simple projection des fantasmes des parents. Il fallait lui ouvrir un maximum de portes, pour qu'il devienne ce qu'il est en puissance⁵. Ces portes, j'ai dû les ouvrir moi-même, je les ai dégonnées avec toute la violence de ma détermination. Personne ne m'a facilité la tâche, et j'en ai prise une sous le bras pour ne pas oublier. J'ai refusé de m'écraser et de m'enfermer dans l'enclos avec les autres. Maintenant je suis livré à moi même et je me sens libre, mais libre de quoi? En plus ce n'est pas évident le quotidien, une porte sur les bras. Je ne me plains pas trop, ça aurait pu être pire qu'une porte, d'autres se trimbalent un vrai fardeau. J'ai renoncé à ma vie de famille et amicale parce qu'il existait une divergence assez vaste de vision de vie. Cette différence je l'ai toujours ressentie, mais aujourd'hui elle intègre tellement mon quotidien, aujourd'hui je vis ma différence au jour le jour. C'est jouissif, s'accomplir c'est jouissif. Auparavant je pliais l'échine face à la force de la majorité, je clamais parfois, voire souvent mon mécontentement. Aujourd'hui elle n'est plus réduite qu'à une idée, qu'à une expression vocale, cette différence je l'assume et je la vis. Ma diaspora est intimement liée à une différence nette entre les autres et moi, ces autres m'empêchent d'exister car je leur fais peur. Qui sont « ces autres »? Il existe trois familles de « ces autres »: mes

« autres », les « autres », et des « autres ». Ma famille et mes amis ce sont mes « autres », mes « autres » font partie intégrante de ce que je suis. Je me sens tellement lié à eux, que me sentir un étranger parmi eux, c'est me sentir étranger vis à vis de moi même. Je ne les dissocie pas vraiment de moi. En me rapprochant de ce que je suis par mon éloignement, ma nouvelle vie, ma philosophie, je m'éloigne inéluctablement d'eux, et donc de moi, terrible déchirement. Être moi-même, au fond, signifie-il être seul? Mais si je suis seul, est-ce que je peux être moi même? J'en sais rien. J'ai disparu pour être moi, pour parvenir à être ce que je suis « en puissance », et aujourd'hui, dans cet exode, j'ai peur de me perdre en route. Si je ne peux pas être moi, qui suis-je ? Est ce que c'est ça, ne peut on jamais gagner d'un côté sans risquer de perdre de l'autre? Un pas en avant demande-t-il toujours un pas en arrière? Si tu avances et tu recules... comment veux tu... comment veux tu que je... regarde à nouveau l'heure. Deux heures se sont écoulées dans ce voyage intérieur. Ma coloc me sort de mes pensées en ouvrant sa porte. Elle s'est visiblement calmée, il lui reste un peu de poudre à l'entrée de sa narine. Elle me regarde, -je suis lové comme un porc sur le canap' avec un gros joint dans la bouche- puis elle prend son petit sac- aussi brillant que ridicule- en disparaissant -sûrement pour un monde meilleur-. Ce monde est celui du clubbing. Quelle connasse! Elle aurait pu au moins me proposer de venir. Enfin, j'imagine qu'elle ne veut pas de moi là-bas. Idem pour moi et pour eux sur place, c'est vrai que perso, me retrouver devant un videur, qui va me regarder de haut ; puis, de haut en bas, pour me faire entendre, que je suis habillé comme un pouilleux, et après rentrer comme une merde, chez moi, je l'ai déjà vécu, et ce n'est pas une expérience qui me donne envie de persévérer dans le monde de la nuit. De toute façon dans ce monde fermé, même si je viens habillé avec des paillettes sur ma veste en cuir, les deux trous de nez bien épilés, je resterai à leurs yeux un métèque qui s'est déguisé: *persona non grata* . On va dire que Mathilde, elle, a d'autres soucis que de se faire refuser l'entrée en boîte. C'est dans le monde de la rue, qu'elle, se sent moins à l'aise. Sur le chemin du retour de l'une de ses soirées, elle s'est vue dans l'obligation d'accepter l'entrée d'une bite en *backstreet*⁶ par un mec ayant à peu près la même tronche que la mienne. Si je continue dans l'anglicisme glauque, ce moment d'intimité devait être ce qu'on appelle le « *happy hour* »⁷. Sûrement que comme moi, il ne pouvait se payer le luxe d'une relation consentie en *backroom*⁸. Je prends ma gratte, une bouteille de rhum et je vais comme d'hab' sur le Peyrou. Après quelques minutes, deux groupes hippies s'installent autour de moi, ils dansent, fument, discutent et boivent. Les

hippies, ce truc là, je connais. Lorsque je faisais mes études, après un collège de ZEP merdique, je suis allé dans un lycée merdique de bourges. Et là bas, y en avait pleins des hippies, enfin ... des bourges déguisés en hippies. En fait, ils étaient habillés tous avec les mêmes paillasses, ils ont réussi à trouver des magasins qui vendaient des paillasses de luxe. Ces paillasses avaient été produites en masse. Je pourrai pas vous expliquer plus, mais s'habiller comme un clochard y paraît que c'est tout un art et que ça coûte cher. Pour moi un vrai hippie ne travaille pas son look, ça se fait naturellement, c'est du je-m'en-foutisme poussé à l'extrême. Je continue à jouer, lorsque je croise un sourire qui me fait perdre mes moyens: du 90 C tout sec. C'est une grande œuvre de la nature qui envoie Picasso et les autres en *happy hour*. Deux fières montagnes qui défient la gravité avec orgueil et que tout homme normalement constitué rêve de gravir de leurs propres mains. Ceux qui disent que l'alpinisme c'est pas pour eux, vous mentent. Je gère mal ce genre de situation, je rate deux ou trois notes en apercevant son décolleté. C'est moi tout craché ça. Les restes de ma timidité de jeunesse surgissent de temps à autres, et je passe pour un con. L'avantage, c'est que ces hippies sont trop imbibés pour se rendre compte de quoique ce soit. Je file ma gratte à un gars qui avait l'air plus intéressé par la musique que par les seins de sa copine, il doit être asexué ou gay, il s'exécute en me remerciant d'un geste de la tête. Il joue pas mal, et fait honneur à mon instrument. J'espérais vaguement que cette jolie demoiselle allait en faire de même. C'est assez mal engagé vu qu'en matière de goût, je suis malheureusement assez banal; et lorsqu'on désire la même chose que tous les autres, il faut être le meilleur pour pouvoir la revendiquer. Ça se passe comme ça, c'est le Livre de la Jungle⁹. Pour ma part, j'ai toujours adopté une stratégie de looser qui marche plutôt bien, celle de la hyène. C'est assez simple, il s'agit de laisser la proie aux « lions », où ceux qui s'imaginent en être, et moi, pendant ce temps, je rafle d'autres proies dites « impropres » à la consommation. Elles sont bradées, effet d'offre et de demande oblige. Il n'y a pas besoin de faire des efforts de drague surhumains, franchement, tu peux gérer la conquête sans t'être lavé les dents. Je balaye le groupe d'un regard, et il s'arrête sur une demoiselle en particulier, celle-ci a une tête d'homme posée sur un corps de salope. Ce genre d'occasion, c'est typiquement une aubaine. C'est tout au moins une aubaine sexuelle et c'est tout au plus... comme tout au moins: il ne faut pas se leurrer, peu de gens sont prêts à ramener ce genre de truc à la maison. Présenter Angelo -pardon Angela- à papa et maman peut s'avérer délicat. Surtout si cher papa ne tient pas dans son cœur les pédérastes et dieu ne sait que trop bien qu'il y en a

beaucoup des papas comme ça. C'est risqué, vu la plastique guerrière de notre Angela, il pourrait y avoir un malentendu, papa pourrait le prendre pour une autre. Déjà qu'à la base je ne suis pas convaincu qu'il... enfin elle... Du coup ça serait se faire renier pour une connerie non? Faut savoir que c'est suffisamment difficile d'inhiber au quotidien toute pensée sodomite et impie pour faire plaisir à papa, alors tout gâcher sur un malentendu... ça serait crétin. Pour ceux qui ont rencontré un véritable Angelo (qui lui, est le sosie d'Angela), je dois avouer que ça permettrait un « allant vers l'extérieur »¹⁰ en douceur, sur un malentendu c'est vrai, mais bon c'est un « allant vers l'extérieur » quand même. De toute façon, malentendu ou pas, y a anguille¹¹ sous roche quand ta meuf ressemble à un keumé. Bon... trêve de galéjade, sans parler de relation sérieuse, une telle rencontre reste malgré tout une chance pour celui qui se balade avec les cuves pleines, en l'occurrence, c'est mon cas. J'ai honte de tout ça : les couilles n'ont été faites, ni pour rester anormalement gonflées, ni pour adopter la sexualité de celle d'un vieux taulard. A mon sens ça vole tout aussi haut que lorsqu'on me jarte de boîte par la peau du cul. Je m'explique. C'est le délit de sale gueule pour Angelo, y paraît que les gens beaux sont mieux payés que les gens moches. Les choses sont bien faites. Je ne fais que vivre avec les règles sociales qu'on m'impose, je vis avec et je ne les choisis pas. Je n'ai pas bonne conscience pour autant. Alors c'est certain, sur beaucoup de points, je me révolte, mais se révolter c'est usant, je ne compte pas passer ma vie à ça. Effectivement, je suis intimement persuadé qu'Angela -malgré son menton fendu référant à Spartacus¹² ou Kirk Douglas je ne sais plus- est intérieurement une personne passionnante et que physiquement elle est sûrement plus baraquée que moi. Je suis peut être dur avec elle, il est envisageable et même sûrement véridique que cette femme soit classée parmi les vingt plus grandes stars masculines du cinéma américain. Mais qui s'en préoccupe? Pas vous, pas eux, pas moi, ni nous, ni toi, ni elle. Si elle... elle, doit s'en préoccuper. Elle doit en avoir marre d'être utilisée par des mecs qui se posent des questions sur leurs sexualités, des mecs qui souhaitent un « allant vers l'extérieur » en toute douceur partagée ou pas, cela dépend du lubrifiant. D'autres encore ne feront que quelques aller-retours sans sentiment, avec honte, ni lendemain : la vie sentimentale de ces filles est injuste. Même sans se référer à sa personnalité, on peut facilement entrer dans le vaste débat du beau, de la beauté. Qu'est ce qui fait que je désire la même laitière baratinée depuis vingt-cinq minutes par deux pseudo-montagnards? Sa chatte sent-elle la tartiflette? Avec chance, peut-on trouver des lardons à l'intérieur ? Pourquoi Angelo reste seule et joue à

Tetris avec son mobile? Et merde... là je me prends la tête juste pour de la baise, mais où sont les sentiments dans l'affaire, me suis-je résigné à ne pas en ressentir? Rester de marbre? Mais le marbre c'est ce qu'on trouve dans les cimetières? Suis-je fais de ça? Ne serais-je qu'un vulgaire emballage à cadavres? La société nous conditionne et handicape, j'ai l'impression d'être un cul-de-jatte affectif. Son conditionnement sur moi, et celui qu'elle exerce sur les autres m'empêchent de m'épanouir et à mon humble avis, empêche ces mêmes autres de s'épanouir. Explication, je suis, comme beaucoup trop, un pur produit MTV¹³ et de l'école républicaine à la française, moitié homme, moitié robot¹⁴. Ma conception de la beauté est très restreinte, durant toute ma vie, MTV m'a imposé une conception très limitative du beau. J'aurais tellement aimé avoir eu la chance que l'on me dise, que l'on me montre qu'il y a du beau dans tout. Au fond de moi c'est ce que je crois, mais j'ai été corrompu et je contredis cette intime conviction en étant aussi aveuglé que les autres. Pour couronner le tout, l'école puis l'université ont continuellement alimenté ma volonté de réflexion, petit déjà j'étais curieux et torturé du cerveau. Aujourd'hui c'est encore le cas, à part que l'horizon de ma réflexion s'est élargi tout autant que le trou du cul d'Angelo. Je me retrouve en porte à faux avec moi même, c'est troublant. Je désire un prototype créé de toute pièce par la société de consommation à qui ma réflexion ne donne aucune espèce de légitimité. Mais je dois l'avouer, même si ce prototype m'indiffère sous un certain angle, il me rend tout dur sous l'autre. Aussi, je souhaiterais que cet « idéal » soit doué d'une faculté de raisonnement socialement valorisée. En gros, le regard que je porte au niveau de la gente féminine, est un regard cloisonné, borné, fermé et obtus aussi. Pour être plus explicite, je désire sexuellement la même femme que tout le monde, une femme qui n'existe pas et intellectuellement je souhaite trouver une femme tout aussi torturée du cerveau que je le suis. Recoupez ces deux critères et vous verrez que je risque de rester célibataire encore bien quatre-vingts ans, compte tenu de la durée de vie moyenne actuelle et d'un léger pronostic dans mon avenir de dépravé, je risque de dormir sur la béquille jusqu'à ma mort. Pour la demoiselle MTV, je pense que tout le monde saisit, pour l'autre demoiselle c'est plus compliquée. Il faudrait déjà comprendre ce que j'appelle « torturé ». La réflexion aboutit souvent sur la douleur, vu que personne ne m'impose cette réflexion, je me flagelle seul, légère tendance masochiste qui ne laisse pas de marques rouges dans le dos mais du sang dans la bouche quoique ce sang est d'abord celui de mes souffrances intérieures liées à mon enfance. Mais est-ce que c'est bien sain de chercher

quelqu'un qui m'est similaire? Je ne crois pas, enfin elle devrait tout au moins éveiller en moi un intérêt certain, les personnalités générées par la société me laissent au mieux insensible, au pire désespéré. Les rares personnes que j'ai pu trouver intéressantes et dont le bagage culturel dépassait le sac à dos sont, pour les trois-quarts, alcooliques, dépressifs, ou suicidaires. C'est pathétique. Ça me rend intelligent et triste que de penser que seuls les imbéciles sont heureux. N'y a-t-il pas que des intellectuels qui se suicident ... ? N'est-ce pas l'un des luxes des pays riches? Si je dis que les intellectuels ne vivent que dans les pays riches, n'est-ce pas la preuve que je suis heureux? Nul besoin de se suicider dans un pays dit « en voie de développement », le sida ou le paludisme font le taf. Est-ce que le terme « torturé » prend son sens? Dans cette réflexion autour du mal-être, il pourrait y avoir un nouveau malentendu. Le souci n'est pas tant de se poser des questions, c'est davantage de savoir ce que l'on fait des réponses et ça, c'est une belle merde qui n'existe d'une certaine manière que si on y pense. C'est un peu la merde dans laquelle j'ai toujours été, je nage encore dedans au moment où je vous parle. Plus précisément, l'un de mes problèmes aujourd'hui est le suivant: «Pourquoi de belles demoiselles ne peuvent-elles pas être aussi intelligentes?», mon travail sociologique devrait recevoir d'ici peu un noble prix Nobel du pet, jugez de vous-même. La beauté MTV attire et intéresse toute la masse. Les demoiselles ayant des atouts attrayants (culs bombés, poitrines généreuses, sourires carnassiers, teints dorés etc.), elles les mettent en valeurs et bien souvent se limitent à ça, leur vie sociale ne sera pas forcément dégueulasse. Il semblerait qu'être belle ça suffit, à voir l'enthousiasme masculin qui s'affaire autour de Mathilde, ils me donnent raison. Cette fille a le physique d'une reproductrice conjugée avec la faculté de raisonnement d'un poulet. Vous me direz qu'un poulet c'est intelligent, je vous dirai simplement que c'est vrai, Mathilde a elle aussi, sa forme d'intelligence. Tout ça pour dire que non, les blondes à la base ne sont pas plus bêtes que les brunes, elles sont juste parfois surexposées, sur-regardées et ne se focalisent plus que sur des choses très ... importantes: les fringues par exemple. Les laides bossent cachées à l'usine et les bombes teubées nous font tendre vers l'intellect du poulet en passant à la télé, c'est judicieux! Pour ce qui est des autres, celles qui vivent cachées, tout au contraire, une demoiselle anti MTV ne s'habille que, pour ne pas mourir de froid. Ce qui, dans un regard purement pratique, peut paraître assez logique. N'est-ce pas la fin en soi de l'habillement? D'ailleurs dans l'absolu, elle n'a pas besoin d'habits, sa couche de poils non épilés fait en principe l'affaire. Celle-ci sera amenée à remettre en question ce système

qui la lèse et abandonnera MTV très vite pour une chaîne bien plus passionnante: ARTE¹⁵. Les meufs ARTE sont des révolutionnaires exquises (lorsqu'elles ont la cuisse douce au touché), elles ont compris que MTV était un gâteau au caca. Elles refusent ce moule, et pour ma part, j'accepterais potentiellement la leur. Enfin ces femmes restent trop rares, je m'emballe vers un idéal bien loin de la réalité, on ne zappe pas d'MTV aussi facilement. Ce gâteau à la couleur douteuse fleure bon la myrtille. Bon nombre de gens moches regardent malgré tout MTV, ils se gavent d'étrons et en redemandent. Ça peut surprendre, pourquoi regarder une chaîne qui vous fait comprendre que vous n'êtes qu'un produit de consommation avarié. C'est étonnant de voir un tel audimat de grosses étant donné que leurs gros culs sont complètement discrédités devant des centaines de milliers de télé-gros-spectateurs. C'est une vraie tortura¹⁶ télévisuelle. En plus, c'est pas sympa, franchement, il faut des années de dégustation de chips devant son écran lumineux pour sculpter de telles formes, et tout ça, pour finalement comprendre -ou pas- qu'un gros cul c'est pas vendeur. Celui de Shakira semble l'être. MTV est donc une chaîne peu reconnaissante, il faut savoir que ce n'est pas Shakira qui s'enfile les milk-shakes et les donuts qui sont à la base du concept capitaliste. La finalité d'MTV est moins la musique, que la bouffe. Faut dire que pour financer un clip de Shakira, le pauvre audimat doit se bâfrer des tonnes de trucs bien gras et sucrés, sinon Shakira ne se trémousse plus. C'est un chantage qui marche, personnellement, grâce à Shaki et d'autres consœurs, je n'ai plus eu un sentiment de faim depuis les années 90... Dans mon genre, je milite. Faites comme moi l'expérience d'être heureux¹⁷ durant quelques minutes pour comprendre l'intention des maîtres d'œuvre de ce business. Lorsqu'on explore ce méandre capitaliste, on se rend compte que même dans leur « logique » commerciale débile, ils se plantent. Traiter leurs clients de la sorte, ça ne va pas dans le sens de leurs intérêts financiers. Shak' devrait être elle aussi obèse pour nous encourager à ravalier une bonne plâtrée de cette succulente gelée verte et nous permettre d'avoir une vie sociale normale¹⁸. Là, on se dit qu'au bout d'un moment, la force de la raison oriente les gros à arrêter de regarder ces conneries avilissantes. Lorsque l'on atteint un âge suffisamment mûr pour concevoir son intérêt à abandonner MTV, il est déjà trop tard. Le bombardement de débilités a réduit notre cerveau à l'état d'un vieux bout de steak tartare qui aurait passé deux semaines dans un sauna, le sang qui circulait jadis a laissé place au pus. Du coup, le drame, c'est que, cet auditoire -sévèrement lobotomisé- a la même conception de la beauté que les deux/trois pèlerins qui sont « avantagés » par MTV. Un

piège de plus leur est tendu, les gens moches se trouvent moches entre eux et se refusent mutuellement, d'où le drame! En temps normal, une vie amoureuse c'est déjà tendu, dans ce cas précis, avoir une vie amoureuse peut devenir terriblement compliquée. Angela ne veut pas sortir avec Angelo et vice versa, elle le trouve trop féminin et lui trop féminine, ou c'est l'inverse, je sais plus. MTV génératrice de gens moches et de gens cons. Et oui, on ne naît pas moche, on le devient. Pour la connerie c'est la même, ça se cultive, enfin, ça pousse comme une mycose entre deux orteils. Ces têtes de poulpes sont, en plus d'être peu charismatiques, victimes d'une solitude aussi pesante que leurs culs. Sacrifice rituel sur la chaîne de consommation, ça pourrait véritablement être considéré comme une forme de sacrifice moderne. Notre société est régie par une oligarchie sentimentale et amoureuse. Pour baiser, il faut des chaussures Nike qui brillent, additionnées d'un corps d'athlète. Pour aimer et être aimé, brossez vous bien les dents avec du Colgate, ayez un cul ferme grâce au Fisherbrufstrader, ayez une assurance outrageuse (AXA) et un pénis trop long (élargisseur de pénis suédois). Bon et moi là-dedans? Je suis profondément seul, dans la liste du dessus j'ai pourtant le principal, et oui les amis, j'ai un pénis. Victime triste d'un monde sans sens, que dire des générations nouvelles abreuvées par du "PIMP My Ride" devront-ils Pimper leurs caisses pour exister... ? Dernièrement j'ai vu du « PIMP MY RIDE » version femme, place à la chirurgie esthétique, la chirurgie peut tous nous rendre beaux et heureux, on n'arrête pas le progrès. Je crois que l'alcool et la drogue sont les seules échappatoires efficaces: pour vivre heureux, vivons défoncés h24. Pour en revenir à nos vaches, si cette femme que je cherche n'existe pas, je dois soit pimper une meuf ARTE soit instruire une meuf MTV, mes talents de chirurgiens sont à la hauteur de ceux de pédagogues. Je me retrouve donc à cette putain de situation de départ, seul avec mon pénis. Peut être que le plus simple serait de changer ces critères qui me sont sales, faire évoluer mes goûts. Mais, est-ce possible de se dire du jour au lendemain: « J'aime les flageolets? », je devrais sûrement commencer par ça, bouffer du flageolet et j'aurai gagné lorsqu'ils auront un goût de fraise... AH HH AH ! J'ai déjà tenté l'expérience, et ça prend un peu forme, l'idée est simple: ne plus se référer à des critères préconçus, apprécier tous les moments avec la personne même si en temps normal on l'aurait déjà jetée car trop moche ou trop superficielle. Je ne suis qu'au début de cette thérapie de non groupe, je commençais à m'attacher à une demoiselle qui d'habitude n'aurait pas vraiment attiré mon attention. Le mariage aurait pu se faire dans les deux semaines si je ne n'essayais pas de tomber amoureux d'une

demoiselle dont le cœur et l'esprit étaient déjà ailleurs (et oui, je dois en choquer plus d'un, j'ai dit « essayer de tomber amoureux » car à mon sens l'amour n'est pas tant une affaire de personne à personne mais plus une affaire de personne à elle-même). Mon incapacité à tomber amoureux n'est pas le fait des autres qui ne sont pas à la hauteur. Malgré tout, c'est peut être une question de hauteur, pour tomber amoureux, il faut être capable de s'élever sinon on ne tombe pas. Je stagne, végète. Mes névroses obsessionnelles m'emprisonnent, je suis un malade des temps modernes, victime de mon conditionnement et de la solitude qui en découle. De toute façon, cette expérience était source de souffrance et de plaisir, ça m'a fait souffrir de voir l'être presque aimé indifférent de mes attentions mais la joie d'avoir pu chier sur MTV et ARTE était sans précédent. Chier ça fait du bien. Si je l'avais fait avec elle, je pouvais le faire avec d'autres, maintenant à moi de trouver une gentille dame qui pourrait ressentir des trucs pour moi et pour qui, il était possible de travailler mon intérêt pour sa personne. J'espère que les précédentes n'ont pas ressenti quelques choses pour moi parce que je ne ressentais pas grand-chose pour elles, et j'imagine la situation très plausible, vu que l'on désire bien plus ce qui ne nous désire pas, l'inatteignable... Si je me confrontais à ce nouveau problème, je serais dans une impasse. Lorsqu'une situation compliquée se complique, ça devient compliqué. De toute façon comme on me l'a dit "ne pleure pas avant d'avoir mal": je sèche mes larmes et je ravale ma mèche. Bon et finalement, pourquoi je me fais chier à vouloir à tout pris me maquer... ? ... la vie de couple n'est elle pas la négation de ma liberté d'être un no-life, seul devant mon pc ou encore vivre dans la crasse et la sueur, pourrais-je sentir mes propres pets pendant un dîner aux chandelles? J'aime souffrir et je suis donc condamné à vouloir ma propre destruction, si tel est mon destin... je l'assumerai: je me marierai un jour. En attendant, et bien je ferai ce que j'ai toujours fait: permettre à mes testicules de vivre des moments intenses. Et c'est vrai que c'est salvateur, c'est cet organe assez ridicule qui me donne la force de continuer à te chercher « oh toi mon amour ». Si je la trouve, je me dis que ça en vaudrait la peine: fini les pollutions nocturnes, des couilles aussi sèches que des dates et ça à perpétuité! Le rêve. J'espère simplement que je ne vais pas passer ma vie à ça, me vider, pour me remplir le lendemain, pour me vider encore et me reremplir, c'est assez réducteur pour la vie d'un homme, n'est-il pas? Ça fait même assez animal, bah... finalement ce n'est pas plus mal. En tout cas, j'ai beau faire le donneur de leçon, il faut savoir que moi même, je ne dépasse pas du tout ce cap. Même si j'expliquais qu'il était possible de s'ouvrir et de voir le beau dans de

nouvelles perspectives, comme je le disais avant, quand je me gave de flageolets, je n'ai pas tant l'impression de m'être enfilé des fraises. Je me suis peut être un petit peu emballé. Du coup à mon sens, pour nous c'est presque mort, on est déjà gâché. Plusieurs demoiselles m'ont montré ou fait comprendre qu'elles n'étaient pas appréciées de la gente masculine. J'avais envie de leur dire, avec compassion: «Bah oui... regarde la télé!» et j'en souffre, j'aimerais avoir le recul sur moi même qui me permettrait d'outrepasser ce détail. Aujourd'hui, pour moi, comme je l'avais soulevé auparavant, j'arrive à cette même conclusion : le superficiel est le fond et le fond reste superflu. Je déteste ce que je suis, j'ai le sentiment que quelqu'un d'autre à les commandes, de n'avoir aucun contrôle sur mon avenir. Je ne suis que le reflet de la société que je hais tant. Je m'insupporte et je suis la personne qui passe le plus de temps avec moi, peut-on rompre avec soi-même ? Se regarder dans une glace, avec une certaine tendresse et se dire : « Il est temps pour nous de passer à autre chose, de prendre de la distance. » Chaque lendemain je me rends compte avec amertume que je suis toujours là. La relation s'annonce longue, si un cancer des poumons pouvait me permettre une rupture anticipée ça m'arrangerait. J'assume mon attitude à l'égard des autres de moins en moins, je suis un des acteurs d'un système profondément injuste, mes rencontres qui ne sont pas attirantes n'aboutissent pas ou peu. Au pire je m'en fais une amie ou elle n'eut été que de passage dans mon lit. Au mieux elle est passée dans ces deux situations, peu importe l'ordre. C'est assez particulier de ressentir de la honte après avoir couché avec une demoiselle parce que je la trouvais aussi moche que stupide. Généralement, après ça je culpabilise à mort de pouvoir ressentir une émotion aussi décevante. Passer de la honte à la culpabilité, ça c'est mon dada, rien de très reluisant. Enfin, ce n'est pas l'émotion la plus difficile à admettre, clairement je pense que le pire, c'est de ressentir de la honte parce que je me dis que je me réveille au côté d'une femme belle de nuit et que je mérite mieux, mon ego n'est pas le mien. La suffisance c'est bien l'un des travers humains que je trouve le plus abject. Suis-je schizophrène? Dans ces moments, j'ai envie de m'arracher le visage en anéantissant cet imposteur qui prend tellement de place. Peut-être me faudrait-il un grave accident, être défiguré serait ce que je pourrais me souhaiter de mieux. Je serais en position d'éléphant man et je me retrouverais systématiquement de l'autre côté de la caméra, cet être hideux me laisserait-il en paix? A vrai dire, c'est sûrement dans ce contexte que je pourrai enfin me regarder dans une glace sans projeter mon image nombriliste qui me ronge, ma nouvelle image me conviendrait mieux. Je m'approche du

miroir accroché à ce mur et je regarde mon visage si imparfait. Un nez proéminent, des lèvres charnues, des rides d'expression qui expriment plus d'anxiété que de sourires. Une fois de plus le narcissique allait s'exprimer laissant l'autre muet. Je me sens mal, plus je me rapproche plus mes traits grossissent et la souffrance s'accroît. Je vais l'extérioriser d'une façon ou d'une autre, c'est une évidence. J'appuie délicatement en dessous de mes yeux, mes deux index se sont facilement glissés sous ma peau, laissant jaillir des larmes de sang. Cette partie est si tendre que mes doigts s'aventurent sous ma peau que je décolle progressivement. Je retire mon visage comme un comédien *dell'arte* l'aurait fait avec son masque. Triomphant, je tiens en main ce bout de cellophane dégoulinant. Le *capitan*¹⁹ n'est désormais plus aux commandes. La douleur était à peine soutenable et pourtant je me sentais soulagé. Le miroir m'offre un nouveau spectacle dont je me serais passé, de la théorie à la pratique il y a un fossé. Mon reflet a très vite transformé mon ressenti : mon visage n'est plus qu'un amas de chair ensanglanté qui met curieusement en « valeur » les deux billes qui me servaient d'yeux. Mon cœur s'est emballé, la nausée m'a ensuite envahi. Je me suis tordu de douleur, de la bile par le nez et la bouche s'écoule dans un bruit peu ragoûtant, ce liquide jaune-verdâtre se mélange au sang qui a coulé sur le sol. L'autre, ce hippie aux idées obsolètes, s'est joué de moi par sa ruse. J'ai été trompé par ce marginal. Mon poing s'est resserré sur lui-même réduisant mon visage à l'état de bouillie. De piètre qualité, certes, mais j'ai désormais en main ma *tsantza*²⁰. D'un coup de poing je fais disparaître ma nouvelle image, le miroir explose. Le répugnant reflet ne disparaît pas pour autant, au contraire il se démultiplie et flotte entre deux eaux. Dans ma quête narcissique malsaine, je suis arrivé à me rendre plus hideux que je ne l'ai jamais été. Mes yeux tentent alors vainement de se fermer pour atteindre ma citadelle intérieure: mes paupières sont dans ma main. Ce refuge est mon dernier rempart avant la folie et je l'atteins non sans mal. Une fois l'équilibre posé, au même moment, tout bascule. Ma tentative de méditation échoue lamentablement. C'est une évidence: je suis désormais moi-même, le dégoût laisse place à une transcendance nouvelle. Je suis libéré de cet usurpateur. Je garderai la cicatrice de son passage durant le reste de ma vie. Cette cicatrice est celle que je contemple maintenant avec intérêt. Je pense alors que le châtement ne représente rien face à ma perpétuelle agonie. Cette agonie montre désormais sa fin. J'affiche un large sourire sûrement peu reluisant pour celui qui ne connaît pas sa valeur. Je sors vainqueur de cette guerre avec mon nombre²¹. Comme l'aurait dit Pyrrhus après avoir défié les Romains pendant

sa guerre en Italie à la bataille d'Héraclée en - 280 et à celle d'Ausculum en - 279: « Si nous devons remporter une autre victoire sur les Romains, nous sommes perdus ». Cet usurpateur n'était pas une facette de ma personnalité, il n'était finalement que le vulgaire prolongement de mon anus. Le colon espagnol²² est finalement repoussé. Confondre son trou du cul avec sa personnalité, c'est ce qu'on peut appeler un quiproquo à la con. Ceux qui viennent d'arriver, nos gamins, ceux encore indemnes des ravages culturels d'aujourd'hui, il faudrait leur cacher MTV et les fraises pour éviter qu'ils s'empoisonnent puis qu'ils s'écorchent. Le minimum syndical serait qu'ils voient ce que la masse voit tout en donnant la possibilité de voir d'autres choses, de voir l'invisible. L'idéalisation à outrance, le conformisme, l'aveuglement sont des créateurs de malheureux. Tout cela me fait penser à un truc, Bob l'éponge²³, quel merveilleux dessin animé! Si j'avais maté que du bob l'éponge jusqu'à mes vingt-quatre ans j'aurais déjà atteint le nirvana, j'en ai les larmes aux yeux. Ce dessin animé est magnifique, les personnages n'imposent pas de standards de beauté (peu de gens sont attirés sexuellement par des éponges), ni de morale à la Walt Disney... Chaque personnage a ses imperfections et on les aime pour ça. Le dernier que j'ai vu mettait en scène Lunettes Noires, le « méchant » enfermé par les super héros (cf. MTV, les gentils d'un côté, les méchants de l'autre). Bob (une éponge qui parle avec des lunettes, une cravate et des chaussures) et Patrick (une étoile de mer obèse qui parle aussi) l'ont libéré croyant en la capacité du grand méchant à être bon. Lunettes Noires, piégé par la ceinture chatouille s'est tellement marré qu'il était pour lui impossible de braquer la banque qu'il avait attaquée après sa fuite, alors il a ouvert un compte. Les méchants ne le sont pas vraiment et idem pour les gentils (si tant est que braquer une banque ça soit un truc de méchants et que d'ouvrir un compte ça soit un truc de gentils). C'est la même pour Malcolm²⁴, série américaine absolument grandiose... tous les héros sont des antihéros et du coup y sont tous aussi touchants les uns que les autres, du grand art! Remettons nous en question pour changer, laissons parler nos idéaux plutôt que nos trous du cul. Ça serait sympa de donner un peu plus de chance aux futures générations. De toute façon faut savoir que le système dans lequel on vit surfe sur ses propres imperfections, quelques privilégiés vivent sur ce genre de business. La mode, chirurgie esthétique, les stocks options, la propriété privée à outrance, l'exploitation de ceux qui n'ont rien par ceux qui ont tout... heureusement Bob l'éponge leur chie dessus et c'est tant mieux, le business Bob l'éponge me chagrine moins. Bon je vais m'arrêter là puisque la source de mon problème reste encore et toujours une

question d'ego, j'ai le même problème avec les laides qu'avec tout le reste, c'est un conflit d'ordre intellectuel qui me dit que je mérite mieux que ce que la société a à m'offrir. Lorsque j'aurai géré cela tout ira mieux, c'est simple non? Quelqu'un disait que l'ego est quelque chose de dangereux à nourrir, pas con le mec. S'est-il déjà arraché le visage? Moi oui et visiblement, ça n'a pas l'air d'être suffisant. Il devrait venir faire un tour dans ma fac et me donner des pistes. Et merde, y a plus personne, y se sont tous barrés, j'ai dû triper pendant un bon moment. Je suis le seul gland planté au milieu de ce parc, une guitare dans mes bras mais je ne joue pas ou plus. Je suis trempé, j'espère que c'était par la rosée du matin. Le parc est silencieux, jonché de bouteilles, de détritiques et de quelques SDF²⁵. Je décide d'aller me pieuter, tout ça m'a crevé, sur le chemin, je crache un glaviot ensanglanté et je me couche. Je m'allonge de tout mon corps. Ce dernier, raidi par la manifestation de mes tensions et névroses, m'empêche de m'endormir. Bien que j'entretienne une relation très intime avec le sommeil, il sait se faire désirer. Je me tourne, retourne, transpire, je pense intensément sans le vouloir, je suis victime de mon propre corps qui refuse de m'obéir. Je m'endors finalement et je me surprends à vouloir ne jamais plus me réveiller. Mon sommeil est un voyage, celui de l'imaginaire mais pas seulement. Il est aussi un voyage dans le temps, je dors pour me réveiller dans un présent meilleur. Ce futur ne l'est pas, meilleur; et il me désillusionne sur ce voyage. Il n'est finalement qu'un inéluctable surplace, une anesthésie sans opération, une vieillesse prématurée. En passant presque plus de temps endormi qu'éveillé, je me rapproche à grands pas de la mort sans voir pour autant une amélioration dans le cours de ma vie. Je ne sais si je me réveillerai dans de jours meilleurs, peut être suis-je enfermé dans l'écueil d'une tragédie, condamné à vivre mes rêves prisonnier par l'étroitesse de mon lit. Cette nuit là, une fois encore, j'ai cauchemardé, je me suis encore fait bouffer par un zombi, heureusement avec mon expérience j'arrive à me réveiller avant de me faire croquer le cul. Je me lève, dur de m'échapper de ma chambre, des fringues et affaires en tous genres jonchent le sol. Au bout de vingt minutes, j'arrive à atteindre le salon. Peu après, les chiottes, je pisse et j'en profite pour mettre une nouvelle couleur dans ce jaune trop jaune à mon goût, j'éclabousse un peu le mur en ayant une petite pensée pour Mathilde. J'arrive à la cuisine. Je me fais chauffer encore un bol de lait, ce repas me rappelle celui d'hier, et celui d'avant hier. L'autre se lève aussi, j'ai entendu un bruit de porte suivi d'un bruit d'urine qui faisait tourner l'eau des chiottes dans un ton sûrement moins orangé qu'il n'était après mon passage. De toute façon, cette meuf ne fait que pisser, je

ne crois pas que de la merde sorte de ses fesses, je ne l'ai jamais entendu en élaborer une. Ou alors peut être attend-elle mon départ pour nous couler un bronze « une bombarde Tony-Truante »²⁶ accompagnée de pets mouillés. Je crois plus dans la dernière hypothèse, je crois que la génération Pocahontas de Montpellier veut véhiculer une image lisse, du sans caca. Elle fait sa vie, moi je chie même quand elle est là, moi, je vis la révolution la porte ouverte. Je récupère mon bol dans le micro-ondes, je me gave de tartines de Nutella. Et je pense à toute la publicité que j'ai pu bouffer avant de m'être enfilé ma première dose. A l'époque, j'étais minot et elle m'a transformé en tox' dès l'âge de cinq ans. Publicité en boucle entre Ken le survivant de l'enfer et Dragon-Ball Z: effet garanti. Ferrero ami sucré, gras, fidèle et adieu à toi confiture aux fruits. J'ai un cours dans une heure où le professeur est sensé aborder la conception de Freud pour expliquer la première guerre mondiale. Le titre c'est « La désillusion causée par la guerre »²⁷, enfin je crois. Je te vois d'ici me dire: « Hé gros gland, Freud c'est pas un philosophe. » et je te répondrais: « Ouais mais c'est pas sûr. ». Je vais y aller, c'est pas le même prof pour cette fois, un certain Mr Nopossi. Ne me demandez pas d'où ce nom vient, j'en ai aucune idée, et d'ailleurs, je m'en tape, ça sonne Grec ça non? Espérons qu'il ne vit pas dans un océan, si c'est le cas, je m'engage dans un milieu « terroriste » d'extrême gauche et je fais sauter tous les caténaires de la SNCF. Je me sape d'habits à moitié sales, et j'enfourche mon étalon, j'évolue rapidement au milieu de cet univers de voitures, ces mêmes engins engagent ma vie à chacun de leurs dépassements. Je déteste les voitures. Elles polluent mon air et menacent ma vie. Arrêté à un feu, trois gars marchent sur le trottoirs, arrivent à quelques mètres de moi, et l'un d'eux dit « Le prochain pédé qui passe, je le nique ce bâtard. », ce trou du cul voit que je le capte et il me fixe genre méchant en continuant de marcher en ma direction. Seul, il aurait regardé droit devant lui, mais bon, là avec ses potes il avait pris deux ou trois pointures de couilles. Il s'arrête en face de moi et aboie: « T'as un souci? » vu l'haleine, il rentrait de soirée et elle a été longue. Je lui réponds « Quand tu dis vouloir niquer le prochain pédé qui passe, tu veux dire quoi exactement? », à sa tête je comprends qu'il ne comprend pas ce que je viens de lui dire. Il décide quand même de me faire tomber de mon vélo et de me défoncer avec ses potes, personne autour ne bouge. Tout de même, quelqu'un qui me regarde me faire démonter commente par solidarité: « Ce sont des marginaux qui se battent. ». Lorsque je ne bouge plus, ils décident de partir. Ni rancunier, ni trop abîmé, je me lève, remonte sur mon vélo en me disant qu'il était tôt pour se faire tabasser et poursuis ma

route d'étudiant engagé. J'attache mon vélo à côté d'un autre moins chanceux qui a été complètement désossé. Je le regarde avec grande peine, violé et estropié par un inconnu, abandonné de son maître, il ne lui reste plus que son cadre rouillé et sa laisse inutile qui l'accroche à une vulgaire barre de métal. Triste spectacle. Je me demande si son propriétaire, meurtri, n'était pas dans l'incapacité émotionnel de retourner chercher ce qui restait de son bien. Ou peut-être qu'inconsciemment, il espérait que le voleur, pris de remords, entame une démarche de réparation et rende les membres amputés, il espérait secrètement retrouver un beau matin son vélo intact. Au lieu de cela, je crois que ce malheureux a dû souffrir à chaque passage devant ce cadavre encore chaud. Parfois, il vaut mieux accepter la réalité, faire son deuil et prendre ses responsabilités. J'arrive dans la salle de cours, je ne suis pas en amphitheâtre mais dans une petite salle, la participation devrait s'avérer être plus simple, moins extravagante a priori. Je m'installe à côté du radiateur, je m'y sens plus à l'aise. Le mec sur place semble un peu moins con que l'autre mec, il a choisi un métier qui l'ennuie moins. On dirait qu'il croit en ce qu'il dit, chose qui est en soi rare. Ça ne m'empêche pas de jeter un œil dans la salle, histoire de. Hier je suis rentré avec les bonbons dans leurs papiers, même si son cours tient la route, je dois aussi me préoccuper de mon devoir conjugal. Avec un peu de chance y en a une qui s'est souvenue de ma gueule lors de mon One Man Show. Ça n'a pas raté, les gens sont tellement prévisibles que cela en devient décevant. Pas moins de deux meufs m'observent. Je fais style d'avoir rien vu, je les laisse pour le moment. Le mec a l'air de maîtriser le sujet. Ça fait bien longtemps que je n'ai pas écouté un cours jusqu'au bout. Sans un mot je rentre chez moi, je crache du sang et je lis l'extrait que j'aurais dû lire hier, passionnant. Allongé dans mon lit, je ferme les yeux, j'essaye de contrôler mon esprit, j'essaye de faire le vide. Le vide se laisse rapidement bouleverser par un désir. J'ai besoin de taper. Plutôt que de massacrer le premier venu je vais aller faire un saut dans ma salle de boxe. En cinq minutes de vélo, je suis rendu là bas. Muay, comme on l'appelle ici, attend comme à son habitude devant la porte rouillée, les bras croisés, et comme à son habitude, il m'engueule pour mon manque d'assiduité. Il a été importé de Thaïlande et son entraînement l'est aussi. Il incarne la vieille et dure école. Gamin, il a su donner de son coude bien avant ses premiers mots. Un jour je lui ai demandé pourquoi il avait quitté son pays. Il m'a expliqué tout ça pendant une bonne demie heure sans pour autant que je comprenne un seul mot. Je me suis d'ailleurs toujours demandé comment on pouvait rester aussi longtemps dans un pays en parlant la langue aussi

mal. Il connaissait le vocabulaire de la baston sous le bout des doigts, le reste devait être futile. La salle est sombre, une lumière faible éclaire de temps à autre nos mouvements. Il y a deux sacs exsangues, usés jusqu'à l'os, et à côté, un vieux ring taché d'hémoglobine. Je m'échauffe tranquillement à la corde, d'autres courent autour de la salle, un original se prend pour Rocky en maltraitant un sac. Muay allume la sono. La boxe thaï est une danse, et la danse, ça se fait en musique. La musique traditionnelle thaïlandaise nous facilite la transcendance, lors d'un combat, nous ne sommes plus humains nous dépassons les limites matérielles de nos corps. C'est pas évident à expliquer mais ça existe. Muay met son cd et appuie sur lecture. Dr Dre permet lui aussi de se dépasser. La flûte javanaise sera pour une autre fois. Muay avait une façon bien à lui de gérer son entraînement. Ceux qu'il juge motivés, sont entraînés façon GIGN, les autres restent en roue libre et doivent apprendre à s'exercer seuls. Certains essayent, dans l'indifférence de Muay, de prouver leur intérêt pour la discipline. J'avais beau lui expliquer qu'on paye tous le même tarif pour s'entraîner, il n'en avait rien à foutre à ce que j'ai cru comprendre. On était deux à avoir été choisi par le maître, nous représentons le club lorsqu'il y avait des combats à disputer, et c'était tous les six mois. Après trente minutes d'échauffement et d'assouplissements, Muay nous envoie sur le ring. Deux rounds plus tard, je saigne du tibia et j'ai les côtes en bouillies, Karim lui, semble encore plus neuf qu'auparavant. Il arrête le combat, et en gros, en me regardant, nous demande si la parade ça sert à rien. Vu l'état de mon tibia et le peu de coup que j'avais donnés, je me disais qu'à un moment donné ça avait dû se produire mais visiblement pour lui ça devait pas être suffisant. Mes réponses le rendent perplexe. Il nous punit injustement tous les deux. Muay a une façon très empirique d'enseigner, il conclut que si « nous » ne savions pas bloquer les coups il fallait savoir les prendre. On a « encaissé », comme on a pu, les coups de Muay durant le reste de la séance. Je soupçonne maître Muay d'avoir quelques soucis de couple ces derniers temps, elle se fait tringler par un autre c'est clair et il nous soupçonne peut être. Les autres, ceux qui s'entraînent tranquille sont dépités, et ne regrette plus d'être délaissés. Ils font sans bruit, genre on est gentil, on n'est pas là. Dr Dre ou pas, encaisser Muay ça fait mal, quoiqu'on en dise. Je boite en sortant mais en vélo ça se voit pas. Le lendemain je me réveille couvert de bleus, mon corps n'est plus qu'une vaste douleur et cela soulage mon subconscient. Paradoxalement la douleur est un réconfort. C'est comme si coûte que coûte, je devais souffrir et que mon corps se substituait un temps à mon esprit. En allant chercher du pain, à pattes,

je me rends compte d'un truc. Lorsqu'on boite des deux côtés, on ne boite pas vraiment, on titube. Sur le chemin, mon portable sonne. Je réponds, ce qui me fait mal au bras. Une voix féminine me dit qu'elle voudrait me revoir. C'est à ce moment que j'émetts une pensée trop profonde dont j'ai le secret : « Qui c'est c'te meuf? » Je discute un peu avec elle, sans dévoiler ma surprise, au fil de la discussion je comprends qu'elle était présente lors de la soirée hippie. On s'entend pour se retrouver au même endroit dans ce parc. Je suis embarrassé. Que s'était-il passé pendant ces heures comateuses? Je croyais que mes absences, très proches du rêve éveillé, ne me permettaient pas d'établir un contact avec l'extérieur. Dans toute vraisemblance, soit c'est la femme à tête d'homme, soit l'actrice pornographique. Je croise les doigts pour que ce soit la dernière hypothèse qui soit la bonne, la dernière l'était clairement. J'y vais avec un stress certain, un peu en avance, au cas où la personne ne soit pas celle à qui je m'attends. Ça n'a pas raté, une femme s'avance vers moi sans me quitter des yeux, je reste assis en essayant de transpirer sa propre émotion. Je transpire tout court. Physiquement, elle n'a rien à voir avec ce que je cherche, elle a clairement abusé de mon moment d'inconscience, peut être, à mon insu, m'avait-elle fait absorber un cacheton de DHEA²⁸. Elle et son chien s'assoient à côté de moi, je suis gêné par l'intensité du regard qu'elle pose sur le mien. Là je me dis: « Mon coco, hier soir, t'as pas tapé un trip habituel, t'as dû être possédé par l'esprit d'Aldo Maccione. » Je n'ai jamais porté un tel regard sur quelqu'un et je n'avais jamais été regardé de cette façon. Je prends le risque de cette question con, d'un ton très froid mais de circonstance: « Pourquoi me regardes-tu comme ça ? » Grande fut ma surprise, son regard reste inchangé et elle me dit en souriant: « Je crois qu'hier j'ai fait une très belle rencontre. » Je suis partagé entre l'envie de profiter de ce moment, celle d'étaler la vérité et celle de me tirer en courant. Je veux comprendre ce qui s'est passé lors de cette soirée trop floue à mon goût. Je reste silencieux. Je crois qu'au fil de ses regards, le mien sur elle a changé et elle le ressent. Les sentiments ça doit être communicatif, troublant comme situation. Du coup, par réciprocité, elle réagit du fait des expressions de son propre visage. Sa main saisit la mienne avec douceur, mon tour est enfin arrivé, c'est évident. Ce moment me paraît bien plus irréel que mes moments de transe (non, pas ceux où j'étais déguisé en femme dans les bois). Son visage est maintenant celui d'une amoureuse et elle m'embrasse avec passion. Ce moment là vaut des centaines de cours de philosophie, c'est la seule pensée concrète que j'ai pu avoir. Je peux dire que c'est la première fois dans ma vie où je n'ai quasiment rien

intellectualisé, je n'ai fait que profiter. Ça fait du bien, quelques minutes de repos amplement méritées, c'est plus que du repos : j'avais hissé le drapeau blanc. Nécessairement pendant les langoureuses embrassades ma mâchoire est aussi zen que celle de maître Yogi Coudoux²⁹ sans quoi j'aurais pu malencontreusement lui sectionner la langue. Je n'ai pas pensé, mais ressenti de la manière la plus simple qui soit. Seul R. Kelly³⁰ pourrait vraisemblablement comprendre ce moment. Nos langues se caressent, sa main se glisse doucement sous mon T-shirt en s'immobilisant sur le bas de mon dos. Un moment intense et sensuel passé avec une parfaite inconnue. D'ailleurs ne peut-on pas passer ce genre de moment qu'avec des inconnues? Étant donné la situation, je crois que je ne veux plus la lâcher, je ne veux pas en savoir plus, je veux que le plaisir de ce moment demeure. La trêve se termine et ma réflexion reprend son droit: mais qu'allais-je pouvoir lui dire? Lui expliquer que je ne sais pas qui elle est? La vérité serait-elle un coup de grâce pour son ego? Ce coup serait-il plus fort que celui de la passion qui l'a submergée et qui nous a submergée? Comme à mon habitude, dans ces moments, je reste égal à moi même: pétrifié, je n'ose rien dire. Elle me regarde et d'un sourire fané elle m'avoue que je ne suis pas aussi causant que l'autre soir. Elle a finalement perçu plus de transpiration que d'émotion. Elle disparaît aussi mystérieusement qu'elle m'est apparue, ceci me donne l'impression étrange que ce moment n'a jamais existé : sans aucun doute, c'était le fruit d'un rêve de plus. Je suis un peu hébété, je m'assois doucement. Et je fais le vide dans ma tête, ça me fait du bien.

Servitude volontaire

Il est l'heure pour moi d'aller taffer, un job nullissime mais nécessaire à mon indépendance financière. Livreur de pizza, pour un étudiant en philosophie ça ne choque personne, pas même moi. De toute façon même avec une agrégation de philo, je ne crois pas que je pourrais faire beaucoup mieux que ça. Peut-être qu'on me laissera livrer des sushis. Bah... je ne fais pas mes études pour embrasser ce système à deux balles, je fais mes études pour moi. J'imagine que pour mes collègues ça doit être la même chose avec bac+4 en moyenne, livrer des pizzas ça doit être pour eux aussi une vocation avant tout. Un soir de plus, j'enfourche ma Harley en compagnie de ma quatre fromages qui n'est pas à moi. Je tire sur ma mobylette (qui n'est pas à moi non plus) pour atteindre la vitesse de

pointe, cinquante km/h, le casque au bras et les cheveux au vent. Non pas parce que la vitesse me grise mais plus parce que le patron m'a fait comprendre qu'il fallait que je roule plus vite si je voulais faire carrière dans le monde de la livraison. Je ne suis pas économiste, mais je crois que plus je roule vite plus ce mec se fait de la thune et plus je risque de passer sous un camion. Enfin bon, je crois qu'il s'en branle, il a bien raison. Il ne se soucie pas de trop de ma santé mais au moins, il se soucie de ma vie professionnelle ce gros. C'est par ces moments que l'on comprend assez vite que je ne pourrai jamais être pilote de ligne. Lorsque je suis retombé dans le monde réel, je suis par terre. Je ne sais pas trop si j'ai morflé, dans ces cas là on réalise pas, des fois dix minutes après on se rend compte qu'il nous manque un membre. Pour le coup, je crois que j'ai tout sur moi, mais j'ai tâché mes habits et ça coule pas mal sur le bitume. Le gars qui m'a renversé sort de sa caisse en me gueulant dessus. Il braille que son feu était vert, et que du coup le mien devait être rouge. Ça a du sens. J'essaye de me lever, mais, même si ma jambe était accrochée au reste, je crois qu'elle avait eu son compte pour la soirée. Le mec qui m'a renversé, après son cours anthologique et interminable sur le code de la route a l'idée surprenante d'appeler du secours. Les mecs arrivent quelques minutes ou heures après, sonnette hurlante. A défaut d'idée surprenante, ils en ont une stupide, celle de découper le seul futsal de princesse que j'ai dans ma garde robe. Je suis un peu en état de choc, alors j'en profite pour traiter leurs mères. Ils ne bronchent pas, les gars sont trop occupés à halluciner sur le truc qui désormais allait devoir me servir de jambe. Ils s'agitent autour de moi. Je me réveille à côté d'un mec, on est visiblement aussi défoncé l'un que l'autre, dans son sens junky. Je pense que l'hôpital St Roch est le plus grand fournisseur de drogue de la région. Même les infirmières ici ont l'air d'être perfusées. Y en a même une qui me propose de chier dans une petite boîte en métal, les délires scato? Pourquoi pas. Qu'à cela ne tienne, je lui en fais une bien fumante. Selon les dires d'un grand mec en blanc j'ai trois fractures. Je sors encore un peu fracas, avec un gros plâtre et des béquilles. Je décide d'aller faire un saut à la fac. Je pense toujours à cette mystérieuse rencontre. J'arrive quinze minutes avant le début d'un cours où j'aperçois le poisson mort de l'autre fois. Il est en train de galérer avec un rétroprojecteur récalcitrant. J'entame ma tentative de fuite lorsque je tombe nez à nez avec une des deux groupies de l'autre fois. Elle me balance un sourire discret mais qui eut un écho moins discret dans mon slip. Je fais quelques pas, je suis comme à mon habitude: tétanisé, je me dis que pour assécher mes raisins il faut faire des efforts. Je prends mon courage à

deux mains. Elle s'arrête devant l'entrée de l'amphi et cherche un truc dans son sac. Je m'avance vers elle, et je dis: « Y paraît que deux heures de sieste c'est pas bon pour la santé, ça doit être vrai, c'est la télé qui l'a dit. » Elle abandonne alors sa recherche infructueuse et se redresse. Elle répond d'un air amusé: « Si la télé l'a dit... » J'ai toujours du mal avec le rentre dedans, je perds mes moyens, il me faut toujours un temps pour m'organiser sinon je dis n'importe quoi. J'ai du rougir un peu en répondant rien du tout. Elle, par contre n'a pas l'air de ramer autant que moi, elle ajoute: « Alors... ? » Je lui aurais bien expliqué que je pouvais l'enfourcher comme un vélo dans les chiottes là-bas. Les mœurs sexuelles ne permettent pas cette franchise, ce « raccourci ». Alors, je décide d'être une fois encore trop banal en lui offrant un café. L'amphi commence déjà à dégager une odeur putride de cimetièrre marin. On déguerpit vite fait. On s'installe à la terrasse d'un café, et on discute. Enfin surtout elle. Elle me raconte sa vie, puis, elle me demande d'où je viens. Je lui réponds sans conviction aucune. Toute excitée, sans tenir compte de ma réponse, elle me dit qu'elle a adoré ma participation au dernier cours et que j'ai eu raison d'intervenir. Puis après ça, y a un silence, assez pesant. Heureusement, elle se caresse les cheveux. C'est à ce moment précis que je me dis que ma libido me pervertit, elle me rabaisse et m'oblige à vivre ce genre de lourdeur. Mais bon... ma libido me met face à mon ego et finalement c'est pas si terrible. Grâce à mon pénis et mes deux orphelines, j'apprends à relativiser, à me frotter à ce que je n'aime pas et à peut être l'accepter plutôt que de le snober. Bon, ce qui me fait royalement chier malgré l'importance de l'exercice, c'est que, dans un autre temps, je n'aurais eu qu'à attendre le moment opportun où elle se penche pour aller chercher de l'eau dans la rivière du quartier, nous quatre n'aurions eu qu'à sauter du buisson dans lequel nous étions tapis pour la fourrer sans honte ni préambule³¹. Je suis nostalgique d'une époque que je n'ai pas connue. Mon absence a dû durer bien vingt minutes, ce n'est visiblement pas assez pour quelle puisse s'en rendre compte, car désormais elle est dans un monologue saisissant. Ça doit sûrement être passionnant pour d'autres. Je sens mon hypocrisie à son égard, et surtout celle à mon égard. Pris d'une culpabilité que je ne peux plus contenir, je me sens obligé de la stopper. Je parle de convention à la con et de pulsions sexuelles, me servant de mes petites connaissances freudiennes en la matière. Elle capte le message qui ne doit pas être si subliminal que ça. Elle m'offre une moue dégoûtée, en me disant que c'est pas en ayant discuté une heure avec elle que j'allais pouvoir revendiquer planter mon drapeau et cela même si ce drapeau était américain. Je suis sur le cul. Déjà je réalise

une première chose: je ne suis pas américain. Je reste silencieux et pensif. Je suis resté dans mes pensées pendant une heure entière et non pas seulement vingt minutes comme je le croyais. A mon habitude, je lui pose une question dont je suis le seul à avoir le secret, d'un ton solennel, je lui dis: « Pendant cette heure qui s'est écoulée, est-ce que j'ai participé à la discussion? » Dans une époque moins lointaine que celle de l'âge de pierre, j'aurais écopé d'une grosse claque dans ma gueule recouverte par un « Goujat! » Je m'en suis pas si mal sorti : elle embarque son petit sac et elle se barre, rouge à lèvres de colère. Ego quand tu nous tiens, les relations humaines ne tiennent et ne jurent que par l'ego. Si tu veux planter ta graine, préserve l'ego de ton gibier. Ce n'est encore pas aujourd'hui que je saurai si je fais des trucs quand je pars dans mes trips. Je ramasse mes béquilles, mon plâtre que j'essuie, et je rampe jusqu'au tram. Ce voyage me paraît interminable, c'est dans ces moments là qu'on se rend compte à quel point une guibolle, c'est important pour marcher. Je prends le tram, je pense alors peut-être aller faire un tour sur la place de la tentation plus connue sous le nom de «L'île de la comédie»³². Le terme est exact, «Comédie» est un mot juste pour décrire ce lieu, une fois le masque enlevé, nous sommes en face d'un visage ambigu. L'eldorado pour les gais et ceux qui le sont moins. Des succubes à visage de femme à perte de vue. Un jardin d'Éden pour célibataire. Un quatorze juillet visuel. Après avoir apprécié cette peinture de près, on se rend vite compte qu'il y a une toute petite fissure. En bon ouvrier du bâtiment, consciencieux, on ouvre la fissure pour voir ce qui se cache derrière. Si la fissure est mitoyenne avec la baignoire, en général, c'est mauvaise limonade. On se dit: l'humidité a dû faire des dégâts, j'utilise donc mon épurateur et ouvre la fissure sur le maquillage. Le maquillage s'effondre et laisse apparaître un paysage beaucoup moins glamour: petits champignons humides et étroitesse d'esprit se mêlent, dans un paysage malsain. MTV nous brise un rêve de plus! Bâtard! Une promenade sur la comédie n'est que castration et frustration. C'est un peu comme regarder une publicité qui vous dit de déguster du chocolat noir à la télévision lorsqu'il nous reste que du pâté de foie dans le frigo. Après avoir commencé à dessiner ce tableau dans ma tête, je pris la sage décision de rentrer chez moi pour manger du pâté. Y a une certaine ambiance là-bas, je crois, étant donné le bruit, Mathilde est visiblement en train de se faire fourrer par un bûcheron. Elle a toujours été proche de la nature. Elle est d'ailleurs donatrice régulière pour WWF, elle aime bien le logo, elle trouve qu'un panda, c'est mignon. Apparemment, ils ne m'ont pas entendu rentrer, d'habitude Mathilde évite de s'exprimer en public. Blasé, j'allume la télé,

je mets ARTE pour me changer les idées et je tombe sur un superbe reportage sur les sapins de Noël. « Quelle chance! » me dis-je. Pas moyen d'entendre quoique ce soit, le mec a décidé de couper du bois toute la nuit. Un reportage sur les sapins sans son, ça ne m'emballa pas alors je décide d'aller voir le spectacle de plus près. J'ouvre la porte. Je ne me suis pas trompé, le spectacle vaut mieux que celui d'Arte. Le bûcheron est courageux et je crois -vu le tube à côté du lit- qu'il s'apprête à lui refaire la boîte à caca. Il a bien raison, cette tuyauterie doit être admirablement propre, n'oubliez pas que Mathilde ne fait pas caca. Je suis étonné de sa part qu'elle se livre à des pratiques aussi underground, j'imagine que cela devait être une séquelle post-traumatique de son viol, dans ma tête je censurerai dans le futur toutes (enfin presque...) blagues et allusions concernant cela. Le bûcheron qui ressemble de près, plus à une crevette -admettons le-, prends une pause bien méritée, il est déjà en sueur. Ce bûcheron là ne débitait visiblement pas que du bois. Sans vraiment le vouloir, il me confirme assez rapidement que Mathilde fait caca. Le cul de Mathilde pourtant avec l'œil encore grand ouvert ne me voit pas tout de suite alors elle fait l'effort curieux de faire demi-tour. Elle me regarde avec stupeur, moi j'ai un grand sourire sur la face. Je n'attends pas les insultes, comme à mon habitude, je me tire avant le déluge, je referme la porte et je choisis de finir mon reportage sur les sapins. C'est devenu étrangement silencieux, je peux alors pleinement profiter de ce chef d'œuvre du septième art. Après cet épisode elle ne m'a plus adressé la parole, je suis désormais libre de regarder tous les documentaires sur les sapins sans gêne aucune. Je dois avouer que cela ne change pas grand chose à notre relation. A part deux ou trois banalités on n'a jamais rien échangées, un fossé large et profond nous a toujours séparé. Je crois qu'on avait, l'un vis à vis de l'autre, tellement de préjugés, que c'était joué d'avance. Préjugés quand tu nous tiens. Elle comme moi n'avions fait aucun effort. Aujourd'hui, je pète juste une durite, rien de plus. La crevette interrompt ma réflexion post-apocalyptique, il vient clairement pour laver l'affront que lui et sa bûche ont subi. Il a déjà enfilé son blouson de lumière, sa mèche rebelle est prête à en découdre. Ses yeux croisent les miens, je lis alors de la peur, il les baisse puis il se tire. Avec mon plâtre, je chausse au moins du cinquante-cinq, il est impressionné, logique. Finalement je conclus que je n'aurai jamais de relation sexuelle avec Mathilde. Il faut vraiment que je me change les idées, je prends mon portable et je retrouve le numéro de la laide inconnue amoureuse (je ne sais pas trop dans quel ordre mettre ces mots). J'aurais préféré que ce soit elle qui appelle, mais bon, je n'ai pas les moyens d'attendre. J'appelle sans

conviction, l'avantage de cette attitude stoïque est de ne pas être déçu si la tentative se solde par un échec. Répondeur. Je ne laisse pas de message, c'est socialement trop risqué. A ce moment précis, je me rends compte qu'il y a une bouteille de rhum à moitié pleine, qu'elle est aussi à moitié vide, et que le stoïcisme c'est plus une farce qu'une philosophie. Je la vide plus ou moins cul sec lorsque le téléphone sonne. Je réponds : c'est elle. Je ne lui ai pas dit: « C'est elle. », sinon ça n'aurait pas eu de sens. Sa voix est chaleureuse et je lui propose de passer finir la bouteille de rhum que j'ai déjà bue. J'attends, je fume deux joints en attendant et du coup j'oublie une fois encore d'adopter une attitude stoïque. Elle n'est jamais venue. Mon poing s'est rageusement planté dans ma porte. Soit j'ai tapé fort soit la porte était faite en papier mâché. Je vais m'acheter une bouteille de vodka. Je la bois tout seul comme un grand.

La Descente

Je me retrouve allongé comme à mon habitude sur le gazon du Peyrou, réveillé par la rosée du matin. Je crache du sang et la partie d'une dent. Je me dis qu'il faudrait que je tombe amoureux ou que j'aie vu un psy. Joindre l'utile à l'agréable serait de tomber amoureux de mon psy. Je n'ai plus rien dans mes poches, plus de téléphone, plus de logement, plus de beuh, plus de plâtre, plus de portefeuille, et plus de travail. Je suis assez réaliste et je vois, malgré ma gueule de bois, que deux solutions s'offrent à moi, d'une part je peux me laisser aller, d'autre part, je peux me laisser aller. Cela fait finalement trois alternatives aussi concrètes les unes que les autres. J'ai alors chaud au cœur de sentir que j'ai le choix. Je choisis la seconde. Je vois très vite dans la rue une multitude de gens en perdition, Montpellier a véritablement deux visages. Chacun a une histoire de vie différente et pas mal ne se battent plus, enfin, pour remonter la pente. Ils se noient dans l'alcool et vivent aux crochets de ces gens qui me répugnent tant. Je ne fais jamais la manche, je ne peux me rendre redevable que d'un ami. Ceux qui font les magasins toute leur putain de vie ne sont pas mes amis, je les déteste. Ils nourrissent et se nourrissent d'un système qui aliène les forts et détruit des faibles aliénés tout autant. Je suis un faible. Je crois vraiment que ce monde ne laisse pas de place aux gens comme moi. Je ne me considère pas littéralement comme faible si l'on regarde les critères que la société emploie pour décrire cette catégorie de personne: échec scolaire, faible

confiance en soi, irrationnel, incompétent, en proie aux désordres psychologiques. Aux yeux de la société je pense avoir pas mal de points pour moi et je pourrais en théorie revendiquer une place dite « respectable » aux yeux du plus grand nombre, mais ça serait pactiser avec le diable. Ce qui m'arrive aujourd'hui, c'est ce qu'on appelle en droit du travail une incompatibilité d'humeur entre moi et le reste du monde, le monde de la normalité. Heureusement, dans la rue, on se serre les coudes et on donne pas mal de ses poings. La solidarité, la vengeance étaient mon quotidien. Au début, je ne mange pas, naturellement mes camarades de galère partagent ce qu'ils ont. Du coup, je pleure comme un bébé à chacun de mes repas. Je pensais que la solidarité n'existait pas, Hobbes disait des conneries, l'homme peut être un agneau pour l'homme³³. Je vous vois encore d'ici: « Les consommateurs qui offrent la charité joue la carte de la solidarité ». Ne vous méprenez pas, l'illusion de cette population ne s'arrête pas à son maquillage. On ne peut pas tout acheter avec de l'argent, et encore moins la solidarité. Ceux qui se disent solidaires sont les mêmes qui nous marginalisent. Ça commence jeune, à l'école, c'est chacun pour soi et dieu pour tous, si tu crois pas en dieu, démerde toi comme tu veux ou plus vraisemblablement comme tu peux. Pendant toute ma scolarité, j'en ai vu des dizaines de gamins en perdition. Marche ou crève. Personne pour les aider, pour symboliser le truc, une fois j'avais ramené une sale note à la maison en expliquant que malgré la mauvaise note, j'avais obtenu l'une des meilleures notes de la classe. Mes parents m'ont répondu qu'ils se moquaient des autres, l'important c'était moi. L'important c'est moi. L'important c'est moi. Sûrement. A force de se dire ça, l'autre n'a plus d'importance, qu'il crève la gueule ouverte. La laide inconnue amoureuse m'a laissé en plan comme l'ont déjà fait des dizaines de demoiselles avant elle, il n'y a pas de considération pour l'autre. Même les relations hommes/femmes sont appréhendées de manière consumériste, l'inconnue a choisi de passer la soirée avec d'autres comme si elle avait décidé de boire un Pepsi au lieu d'un Coca³⁴. Ce qu'on a oublié de lui dire, c'est que les personnes qui l'entourent ne sont pas des consommables. Personnellement, je ne m'estime pas être la mère du relationnel, mais je n'ai jamais considéré quelqu'un comme un sac à foutre même si, en m'écoutant parler de la gente féminine, l'on pourrait le croire. Revenons à ça, un autre thème glamour: mon patron, tout comme chacun, j'en suis sûr, donne la petite pièce au SDF du coin. C'est aussi ce même patron qui me demande de sacrifier ma jambe pour financer sa putain de Z3, le business de la pizza ça paye. Je pourrais passer ma vie à énumérer toutes les injustices que j'ai

pu vivre pour en arriver là, mes collègues de la rue pourraient en écrire une encyclopédie. Alors, personnellement, la bande de trous du cul qui se donne bonne conscience en lâchant deux euros tous les cinq ans, je les encule avec délicatesse, graviers et cailloux. En plus de ça, en lâchant la thune de cette manière, le mec qui vit de ça est obligé de squatter le même bout de trottoir toute sa putain de vie, admirable! A mon sens, on devrait avoir meilleure conscience en le laissant se dessécher au soleil. Ce porc en costard ferait mieux d'être humain au quotidien, dans ses embauches, avec ses salariés, sa famille, sa boulangère ou encore en évitant les partis politiques « partisans de l'inhumanité »³⁵, peut être en soutenant des associations dignes de ce nom. Je rencontre pendant mes 6 mois d'errance beaucoup d'associations qui me proposent un « avenir », ce qu'ils ne comprennent pas c'est que je ne veux pas d'avenir dans ce monde là. Comme le disait I AM « Je m'en irai comme je suis venu. »³⁶: par une chatte. Ouais, ce n'est pas celle de ma mère (que dieu soit loué), c'est celle d'Ode qui me permet de m'évader de cette triste réalité. On vit ensemble dans un squat bien crade, l'endroit est beaucoup plus sympa que mon ancien appartement, selon bien entendu les critères qui me sont propres. Ode a un souci dans sa tête et j'aimais beaucoup ça, c'est rassurant de voir de la folie dans un monde de fou. Je pense que mes petits problèmes de gencives font pâle figure face à ses multiples névroses. Au début j'ai un peu de mal mais je m'habitue petit à petit, elle me fait relativiser mes souffrances par rapport aux siennes. En termes de dépression, on ne joue clairement pas dans la même cour. Paradoxalement peut être, la précarité de notre situation est pour moi beaucoup moins lourde à supporter que ce que j'ai vécu avant. Je me sens beaucoup plus léger. Je ne crachais presque plus de sang, j'étais moins tendu au quotidien. Je me sens tellement plus à l'aise que je picole beaucoup moins et je ne fume plus de ces cigarettes interdites par les gardiens de la paix. Je ne pense pas que la rue ait véritablement le même effet sur moi que sur les autres. Enfin, je dirais simplement qu'Ode fume et bois pour deux, c'est aussi ça la solidarité! Ode et moi avons vécu au crochet du monde associatif pendant une année et je dois l'admettre, j'en avais honte. Mais je me disais aussi que le système en était encore responsable, je ne pouvais pas construire une hutte de mes mains et vivre de la cueillette et de la pêche. L'inéducation à s'autosuffire, la pollution des cours d'eau, les autorisations pour pêcher ou chasser, couplées à la propriété privilégiée m'empêchaient clairement de vivre mon rêve de marginal. A ce sujet, John Locke définissait le droit de propriété à une propriété rationalisée, ce droit devait se limiter à la capacité d'exploitation de l'individu, ainsi

personne ne pouvait revendiquer plus de terre qu'il pouvait raisonnablement en labourer³⁷. Ce qui laisse de la place pour tous. Une propriété limitée, c'est une propriété qui peut se partager, ça serait sans aucun doute ma liberté de pécher et vivre dans ma cabane! John Locke n'a pas été pris au sérieux, celui qui souhaitait accorder une propriété sans limite pour quelques uns et une propriété quasi inexistante pour les autres l'a été davantage. Je pense qu'il ne faut pas limiter son raisonnement à la terre, les biens consommables, médicaux, les ressources naturelles ou encore l'éducation devraient être eux aussi rationalisés. En théorie il existe un partage, il existe même de nombreuses bases légales visant à faire exister ce partage. Cependant il n'atteint pas tout le monde. Les marginalisés par définition sont en marge et ne bénéficient que très peu de soutien compte tenu du poids qui pèse sur leurs épaules, on ne naît pas tous avec les mêmes chances c'est une évidence statistique et admise par le plus grand nombre. En pratique, le non partage des ressources de notre société c'est avant tout une liberté, je vous l'accorde. La liberté de posséder tout, c'est une liberté quand même. Karl Marx me l'expliquait lui même: « Le droit de propriété est donc le droit de jouir de sa fortune et d'en disposer à son gré, sans se soucier des autres hommes, indépendamment de la société; c'est le droit de l'égoïsme »³⁸. D'un autre regard, si ma seule liberté est celle d'être asservie par ceux qui possèdent, où est ma liberté la dedans? Moi comme les autres sommes destinés à boire le lait périmé de cette putain de vache, si t'aimes pas ça, et bien tu l'as dans le cul. J'ai tellement de choses dans mon cul que je commence à chier ce lait caillé... Je suis prisonnier de cette « démocratie ». Ironie du sort: les gens qui constituent la population de ce pays considèrent qu'ils vivent dans une démocratie, faut qu'ils m'expliquent. Condorcet et ses conneries progressistes³⁹... ce mec voyait dans l'histoire des hommes un progrès constant, et inébranlable, une humanité qui ne cesserait jamais son ascension vers la justice. On progresse? Mais alors une place pour chacun c'est pour quand? Je suis le combien sur ta liste à la con? Nostradamus parle de moi dans ses écrits? Le marquis de Condorcet aurait vécu la galère, il aurait été du côté de Hobbes. C'est plus simple quand on vit dans sa position sociale de voir le progrès. « L'homme est un loup pour l'homme »⁴⁰ et les forts imposent leurs volontés aux faibles. En ce qui me concerne, je sens plus de malveillance que de bienveillance dans ce monde. Si cette hypothétique démocratie était différente de ce constat, ça se saurait. Déjà, le minimum syndical me permettrait de fuir un système que je n'ai pas choisi. Je pourrais revendiquer un bout de terre. Et là je dis que ça serait juste sauver les meubles, puisque les autres, les plus

forts au contraire des autres pourraient jouir... des trouvailles de nos ancêtres, ils s'approprieraient la philosophie, les techniques scientifiques, les ressources du pays etc.; ça resterait encore très critiquable mais ça serait moins pire que pire. Je pense que dans toute démocratie le consensus est un idéal à atteindre, cette même démocratie devrait permettre à tout individu lésé dans les choix politiques de son pays, de pouvoir déchirer ce contrat social et se torcher le cul avec. Et ainsi pouvoir vivre à l'écart sans se mêler nécessairement aux autres. Or dans nos sociétés, il est impossible de s'écarter de ce contrat social tant chéri par JJ Rousseau⁴¹, ce contrat est pire que celui de SFR. Être d'accord ou ne pas être d'accord ne change rien, la société est appréhendée de manière globale laissant une pseudo majorité élire un représentant. Les riches possèdent, les pauvres louent, les riches exercent ainsi un privilège héréditaire. En plus, le commerce mondialisé m'oblige à me faire habiller des mains de pauvres chinois sûrement moins bien lotis que moi en matière de droit du travail. Je consomme et mes mains en sont salies. Des glands vont dire que le commerce équitable existe, essayez de vous habiller équitablement avec mes revenus, être équitable c'est un luxe? La débilité se démocratise plus facilement que le commerce équitable, c'est une évidence. D'autres glands en rajouteraient une couche en me disant que c'est ça le problème, que les sociétés actuelles n'ont pas les moyens d'être équitables. Mon cul, si chacun se sentait responsable de son voisin, on consommerait peut-être moins, mais de manière plus humaine. Le chef des glands, me parlerait de Montesquieu⁴² en me disant qu'en refusant les produits chinois je m'enfermerais dans un protectionnisme qui ne favorisera pas les échanges commerciaux et ce qui par conséquent favoriserait une mésentente et peut-être la fin de la paix -la guerre en gros-. On y vient, on touche du doigt un problème de poids, le risque de la fin de l'apparence de la paix, c'est le prix à payer. Ne croyez pas que Malcolm X⁴³, Jean Moulin⁴⁴, Che Guevara⁴⁵, Georges Frêche⁴⁶ ou encore Luther King⁴⁷ pensaient passer aux travers des balles. Le chef des glands rajouterait : « Peut-être mais là, ce n'est pas notre combat, si je veux être nombriliste c'est mon droit. ». Si tel est l'argument de la majorité, je prendrai les larmes et j'irai me battre avec les défavorisés pour que cela devienne ton problème et donc ton combat. Compatir, tu le feras, de gré ou de force. Je serais insatisfait d'une telle situation mais ton droit d'opprimer vaut autant que le mien de résister, et mon droit aux yeux des droits de l'homme semblerait plus légitime que le tien. Le gré vaut mieux que la force, j'en conviens mais l'abandon de privilèges s'avère être difficile sans un bon coup de main ou de pied. En gros aujourd'hui, je suis proche de

cette rupture, je suis en grève de la faim et je ne veux plus de concession, pas de compromis, je me trouve déjà très stoïque à l'égard de toutes les souffrances que j'ai pu voir et ressentir. Épictète⁴⁸ ça va un moment. Pour le moment je sombre seul. Observez ma tolérance à l'égard de ceux qui engendre une douleur bien souvent intolérable, et je comprends les extrémistes, je suis juste surpris qu'ils n'y en aient que si peu. Il n'y a que peu de violence visible par rapport à toute la violence invisible et quotidienne de notre société. Cette violence banalisée, ça va être la dictature de la voiture sur les cyclistes, la dictature de la consommation qui trône au travers de la manipulation de la publicité, du règne des actionnaires sur les ouvriers, des universitaires sur les autres, des blancs sur les noirs, des parents qui rabaissent leurs enfants, des consommateurs qui ne respectent pas ceux qui les servent, les savoirs qui ne se partagent pas, des pouvoirs qui ne se partagent pas... Nous portons tous une part de responsabilité dans ce merdier car nous en faisons partie. Que nos couilles nous en tombent, nous qui ne respectons pas l'être humain en nous efforçant de ne pas le voir. La stratégie de l'autruche n'a jamais fait ses preuves. Quand le réalisme et le défaitisme se rencontrent, je salue tristement Hobbes qui invite Condorcet à aller se faire foutre. Et vous, qui lisez mes conneries, vous restez là, indifférent, vous abandonnez votre innocence et corrompez votre âme en vous nourrissant, sans vous poser la moindre question, de ce que la société vous apporte sur un plateau. Le bonheur des uns fait le malheur des autres, interrogez-vous sur votre situation et voyez ceux qui en pâtissent. Les collaborateurs ont été jugés et vous serez jugés par vos enfants qui ne seront pas dupes de ce que vous leur léguerez. Sortez de votre demi-coma. Ouvrez les yeux. Abandonnez vos privilèges, comme certains nobles ont pu le faire à leur époque, adoptez une vie simple en accord avec votre conscience. Voyez que c'est dans le privilège que naît l'injustice, que naît la jalousie et la rancœur, que naît la haine et la violence. Voyez dans la violence qui vous semble illégitime, comme l'a déjà vu Karl Marx⁴⁹, voyez y la révolution française, voyez y la résistance, voyez y mai 68, voyez y la révolte des banlieues. Ne tirez pas sur ces insurgés, ces insurgés sont les mêmes qui se sont battus pour nos droits il y a un peu plus de deux cents ans. La violence ne vient pas de nulle part, on devient violent lorsqu'on perd son humanité. S'il existe une perte, il y existe nécessairement un vole. Qui vole l'humanité des gens? Ces gens là se sacrifient pour que notre société soit plus juste, il n'en ont pas forcément conscience mais l'important est davantage dans l'acte que dans sa motivation. Joignez leurs rangs au lieu de les détester, de les faire crever en prison ou d'élire des représentants

qui font vivre une politique sécuritaire. La haine est plus facile je vous l'accorde, mais si notre humanité est intacte, ne faisons pas semblant d'en être dénué. Ne jouons pas le jeu des hommes politiques qui nous divisent pour mieux régner. Écoutons ces « racailles » au lieu de les passer à tabac ou au karcher, cela vaut mieux pour tout le monde. On ne devient pas « racaille » par vocation ou par loisir. La Seine St Denis n'est pas une destination Club Med. Le petit malin du fond me montre du doigt en me disant que je le hais autant que lui hait ce banlieusard qui lui a éclaté la gueule la semaine dernière. Il est pas con le gars du fond. Je l'aime bien. Je lui propose un deal s'il s'ouvre, je lui promets d'adoucir mon regard et je poserai alors peut-être mes armes. Un matin je vais voir mes potes boulangers qui, au lieu de jeter bêtement les invendus, me les donnent. J'arrive en milieu d'après midi, dans le squat ça gueule. J'entre, et là, y a un gars qu'est en train de trombiner Ode qui pousse des cris peu jouissifs. Cela me laisse suggérer qu'elle n'est pas trop consentante. Le pointeur trop occupé par son atelier viol ne m'entends malheureusement pas. J'en profite pour me saisir d'une vieille chaise en bois qu'on avait. C'est d'ailleurs le seul mobilier de notre demeure et je m'apprête à le briser sur la tête de ce contaminé. Le crâne du pointeur se brise en mille morceaux et la chaise se fend comme un crâne. Telle une poupée de chiffon, l'homme tombe sur Ode, je l'attrape par sa veste et, à coups de pieds, je le vire dehors. Il finit de se vider dans la rue et on ne l'a pas revu. J'imagine que pour un témoin étranger à la vie dans la rue, cet événement peut paraître sordide et dramatique. Je vous dirais que c'est la norme ici et que Ode dans sa vie, a peut être eu plus de relations sexuelles non consenties que l'inverse. Sans un mot, je donne un pain au raisin à Ode. Je sais qu'elle était en train de payer sa dope, son corps est la seule richesse qu'elle peut troquer. Le mec que j'ai défoncé nous en fera payer le prix d'une façon ou d'une autre, d'après ce qu'elle m'a dit, il est du genre rancunier, ça nous fait un point en commun. Je ne l'oublierai pas non plus. Quelques semaines plus tard, un lundi matin, le soleil a l'air radieux. Je me lève, Ode est inerte à côté de moi, et je pars prendre un petit déjeuner à la croix rouge. Une fois sur place, le spectacle pour moi est très difficile à digérer, je vois un vieillard propre sur lui qui vient prendre une douche et un petit déjeuner. Je discute avec lui, il me dit qu'il n'a plus d'électricité et plus les moyens de se nourrir convenablement. Il avait été « agent de service pendant quarante-cinq ans », c'est le terme poli pour dire qu'il nettoyait notre merde. Visiblement usé par son labeur et la société -qui en a bien profité- le laisse croupir ici. Je n'ai désormais plus faim. Émile me propose de venir boire une bière chez lui.

J'ai soif. Je crois qu'il a bien apprécié mon discours révolutionnaire. Ce qui m'affecte le plus c'est que lui a, durant toute sa vie, embrassé le système, et il se retrouve malgré tout en marge. Pour moi il n'y a rien de pire que de se prendre un coup de poignard dans le dos. Il a eu le malheur d'aimer -sûrement trop- son gamin handicapé, et d'avoir une retraite dérisoire. Trop bon, trop con. Pas de chance Émile. Après notre discussion, on va chez lui et on descend deux bières en parlant de sa famille, de sa vie et on se quitte dans un moment de bonne humeur. Lorsque je rentre dans le squat, je constate qu'Ode n'a pas bougé, recroquevillée sur elle même en me tournant le dos. C'est dur à expliquer mais vu l'heure, il n'est pas étonnant qu'elle dorme encore, ni même qu'elle garde exactement la même position fœtale que lorsque je l'ai quittée ce matin. Elle aime cette position, elle dort toujours comme ça. Ce jour là, je sens quelque chose de différent. Doucement je me rapproche d'elle, et je pose ma main sur son épaule découverte, elle est aussi froide que morte. Je ne réalise pas tout de suite, je reste planté là, impassible, mes yeux secs demeurent dans le vague. Je crois que si je n'avais pas rencontré Ode, j'aurais pris le large bien avant elle. Elle m'a sauvé la vie sans s'en être rendu compte. Lorsqu'on s'est vu, j'étais une épave qui n'avait goût à rien, je dormais là où mon corps m'avait posé, il m'était arrivé de passer des nuits entières sous la pluie glaciale sans pour autant aller m'abriter. Je crois que je lui ai fait pitié et je peux vous dire que pour faire pitié à Ode, il faut en avoir bavé. C'était mon cas. Un matin elle est venue me voir, elle m'a proposé d'aller prendre un petit dej' à la Croix Rouge avec elle. Je lui ai dit que j'étais désolé mais que pour cette semaine c'était mort, j'avais pas le temps. Elle a sourit, ça faisait deux jours qu'elle me voyait immobile, adossé contre un vieux mûr décrépi. Elle m'a pris par la main sans rien dire. Malgré dix années de picole et de rue, elle avait peut-être perdu sa beauté mais pas son charme. Moi je m'étais juré de trouver un jour une femme avec du charme, car je savais que cette qualité était inaltérable. Elle me donna raison, et comme j'aime avoir raison, je l'ai finalement suivie. J'ai traîné mon pauvre corps là bas, enfin, c'est elle en fait, qui a traîné mon vieux corps là bas. Je devais peser une cinquantaine de kilo à tout casser. On s'est retrouvé en face l'un de l'autre, moi devant un chocolat chaud et une tartine de Nutella qui n'en était pas, elle, de son côté, buvait un grand café. Elle m'observait d'un air amusé. Ça me mettait mal à l'aise et du coup j'en foutais partout. Ridicule comme d'habitude. Elle me sourit, je crois qu'elle m'aimait bien mais je me demandais pour quelle raison. C'est ça que j'ai aimé, la simplicité et l'aspect non conventionnel de notre rencontre. Les rencontres que j'avais

pu faire dans mon ancienne vie étaient d'un ennui et d'une banalité hors du commun. C'est Ode qui m'a redonné foi dans l'humanité. On a fini et elle m'a proposé d'aller fumer un joint chez elle. Toujours sans un mot je l'ai suivi, j'avais perdu le goût des choses. On est allé dans son squat couvert de posters d'Enki Bilal. J'adorais les dessins de ce mec, elle m'a dit de faire comme chez moi alors je l'ai déshabillée. Pendant que je dégradais son sou-tif d'une seule main d'expert, elle m'a dit qu'elle était séropositive. Elle avait un carton mon gars, y avait au moins deux-mille capotes. Une m'a suffi, c'était de loin la plus belle baise de ma vie, elle me soutenait qu'on faisait l'amour, c'était peut-être pour ça que c'était aussi bon. C'était une douche chaude pour l'homme amorphe que j'étais. Pendant l'acte je me suis arrêté et j'ai pleuré à chaudes larmes comme un gamin. J'ai pas compris ce qu'il se passait. Elle m'a pris doucement dans ses bras en me susurrant des choses agréables à l'oreille. On a craqué chacun son tour, dans la nuit j'ai ouvert un œil et j'ai vu, à la lumière d'une petite bougie, l'aiguille de la seringue pénétrer la veine de son bras. Elle grelottait et elle s'est blottie contre moi. Elle m'a confié que ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas ressenti ça pour quelqu'un. Pourtant je voyais des emballages de capote un peu partout autour du lit. Je crois que pour comprendre ce que j'ai vécu, ces petits moments suffisent et je n'ai pas envie de troubler ça. De toute façon personnellement, je n'ai vu pendant cette année que l'on a passé ensemble que l'Ode du premier jour. Je détestais autant la société que je pouvais l'aimer. L'un n'allait pas sans l'autre. La société avait pris sa vie, la haine en moi avait monté d'un cran. Sa vie était mon équilibre, sa mort sera ma chute. Je l'enterre dans le jardin et c'est après ça que je me suis laissé aller, à chaque coup de pelle, je serre un peu plus les dents. Sa mort me laisse un goût de sang et je sais au plus profond de moi que d'autres vont y goûter. Je suis incapable de contenir ma rage.

Le Fond

Je quitte le squat ce soir là et je me pose à l'endroit où elle m'a cueilli. J'ai envie de boire, mais je ne fais rien pour abreuver cette soif. Je reste assis, inerte. On est en février, je suis dehors et en t-shirt. J'entre dans ma citadelle intérieure. Croyez le ou pas, il fallut que je mette mon nez dehors pour que de la neige se mette à tomber, c'est beau à voir, c'est pas commun à Montpellier. A la beauté succède un froid glacial, c'est celui-ci

qui me ramène à la réalité. Je ne sens plus mes extrémités. J'aperçois désormais les gens qui passent devant moi, emmitouflés dans leurs manteaux, indifférents. Je me sens prêt à affronter mon destin, prêt à mourir, plus rien n'a vraiment d'importance. Lorsque je sors de mon hypothermie, je suis dans ce qui ressemble à une chambre d'hôpital. Je sonne le Ukulélé, une infirmière arrive et je lui demande de me rendre mes affaires, elle me dit « oui » et cette salope me ramène le docteur. Un beau gosse, sûr de lui, aussi puant qu'une fosse septique. Ce genre de personne était la dernière que je voulais voir dans ce moment de détresse infinie, son regard est beaucoup plus glacial que l'hiver qui m'attend dehors. C'est un docteur rongé par l'orgueil, genre de docteur qui sait qu'il a réussi, j'aimerais savoir quoi, lui doit savoir. Il me dit sans conviction que si je pars, je risque d'y rester. Je lui dis d'un ton neutre et -de circonstance- froid: «Rends moi mes affaires». Il me dit d'un air supérieur «Mais attendez ! vous vous croyez où là?» C'est mon coude qui heurte son visage en premier. Je rate son menton, mon coude se plante violemment dans ses belles chics. Lorsque le coude quitte son orifice, un bout de dent tombe sur le sol, le sang suit. Avec un peu d'imagination ma tenue de malade ressemblait à un short de muay thaï. Il se relève difficilement et me ceinture désespérément le pubis. Une fois dégagé, mon coude le raccompagne jusqu'au sol. Je me barre. Ce docteur m'a lui aussi sauvé la vie sans le savoir, ce soir je ne mourrai pas de froid : je suis réchauffé par la haine qui me consume de l'intérieur, ma citadelle intérieure est en flamme. Je suis dans un nouvel état. Je suis devenu la chose qui ronge mes entrailles depuis si longtemps. J'incarne haine et destruction. Je sors en robe de chambre sans sentir le froid, la neige tombe abondamment. Malgré mon insensibilité à la température, le froid finit par glacer mon corps, mon teint livide, proche de celui d'un cadavre, inspire de la crainte autour de moi. Ma mâchoire ne se contente plus de martyriser mes gencives, mes dents pénètrent mes lèvres avec gourmandise. Il n'est désormais plus utile pour moi de cracher ce sang, celui-ci ruisselait des deux côtés de ma bouche. Chemin faisant, je cartonne un pauvre gars qui passe par là, il ne bouge plus et moi je ne me sens guère soulagé. Je poursuis ma marche infernale. Le regard d'une vieille dame croise le mien, son visage me renvoie à mon image, sa moue inspire une terreur telle, que je ne pu m'empêcher de mettre un terme à sa souffrance et à la mienne. Mon coup de tête la laisse KO. Au loin, un mec observe la scène et il saisit son téléphone, accélérant ma foulée, je me rapproche dangereusement de lui. Le froid s'est aussi emparé de ce pauvre homme. Ses mains tremblent tellement qu'il est pour lui impossible de taper quoique

ce soit de précis sur son téléphone. Au lieu des pompiers, ou de la police il fait un numéro à quinze chiffres. A cause du décalage horaire, appeler au Bangladesh, c'est pour lui sans issue. Mon pied heurte son ventre avec violence, le gars décolle littéralement du sol, son téléphone gicle au loin, et lui s'écrase lourdement sur la route. Une voiture pile à vingt centimètres du gars, il est par terre, le souffle coupé, un râle troublant s'échappe de sa bouche. D'un bond je saute sur lui et mon poing fait des aller-retours tel un automate furieux, je ne sais pas combien de temps ça a pu durer. Plus je tape plus je veux taper, le sang rougit la neige sur le sol. Ça ne se stoppe que lorsque je me prends un puissant coup derrière la tête, je tombe sur la sauce bolognaise que je préparais. Deux policiers essayent de me maîtriser sans le bac en poche. Je me débats comme un loup pris dans un piège, je croise le regard d'un des flics qui, en voyant mon visage est lui aussi pris d'effroi. Je lui saute dessus, nous tombons tous deux dans la neige fraîche et son œil éclate sous la pression de mon doigt, le pauvre homme hurle en se débattant. Le sang gicle abondamment sur son visage et rajoute un peu plus de couleur sur ce sol encore trop blanc à mon goût. Je me souviens plus trop de ce qu'il s'est passé après, l'autre gars, je crois, m'a saisi mais je me débattais tellement qu'il m'a passé à tabac avec un ridicule petit bâton qui me faisait plus penser à un gode qu'à une arme. Il souhaitait me raisonner, il a vite compris que pour ce faire, sans le bac et avec son petit bâton ça allait être compliqué. Il a tout aussi vite compris que s'il ne prenait pas vite une meilleure décision, j'allais moi même le raisonner. Un éclair de génie lui a traversé la tête, c'était sûrement sa première fois, il s'est saisi de son arme et a fait feu. Sans préavis et là où il a pu. Ses mains tremblaient, la première balle s'enfonce dans le capot de la voiture arrêtée. La seconde m'a transpercé, je ne peux pas dire où. Je n'ai été calme que lorsque la troisième est venue tenir compagnie à la seconde. Alors je suis tombé, la neige épaisse m'accueillit doucement. Ma mâchoire s'est desserrée. Le corps rougit de sang, j'étais allongé et demeurais paisible aux côtés de mes victimes. La sauce bolognaise n'a pas survécu au repas, le policier pouvait désormais - sans déguisement- jouer aux pirates avec ses gamins, le docteur a récupéré sept-cents euros de la petite souris, et la vieille a passé deux nuits à l'hosto. J'ai été jugé irresponsable de mes actes, selon eux, c'était une folie passagère. Folie passagère. Lors de mon jugement, lorsque la sentence est tombée, je me suis levé, j'ai regardé les jurés, le juge et la femme du mec que j'ai massacré. Je leur ai demandé en hurlant, que si je n'étais pas responsable, qui l'était? J'ai répété ça jusqu'à ce qu'on me fasse quitter la

salle *manu militari*. Personne n'a pris le temps de me répondre, ils l'ont pris pour m'interner.

Petit Remède, Grand mal

Une année dans la rue et une copine toxicomane n'avaient pas suffi à me faire toucher la drogue, il a suffi de deux prises en charge par la société, pour me faire administrer drogues en tous genres. J'étais lobotomisé 24h/24 7j/7, ils auraient dû m'en donner plus, j'ai déboîté la mâchoire d'un surveillant qui avait une sale tête et qui avait l'air d'aimer un peu trop son métier. C'est après ça que j'ai connu de l'enfermement dans l'enfermement, j'étais dans une salle avec des murs aussi confortables que des matelas. Ils ont pénétré ma chair avec leurs seringues et je gardais la vision d'Ode dans mon esprit. Les doses qui traînaient dans mon sang laissaient dans ma tête une brume si épaisse que les idées n'y trouvaient plus leur chemin. La société avait investi mon seul havre de paix, mon seul espace d'intimité. Je crois que j'aurai préféré la peine de prison à perpétuité ou même la peine de mort. Germaine Tillon disait: « La connaissance est un engagement et une évasion, car lorsque vous n'avez plus rien, seule la raison humaine peut vous empêcher de sombrer. ». Amputé de ma conscience, privé de ma raison, je tournais en rond comme un fauve en cage, j'hurlais à la mort sans obtenir de réponse. Les idées s'entrechoquaient sans parvenir à s'échapper. La pire des tortures pour moi. Mes idées allaient faire éclater ma tête. Celle-ci me faisait tellement souffrir que j'avais l'impression qu'à cause de la pression mon crâne allait éclater tel un fruit trop mûr. Je suis dans un lit, trempé, recroquevillé sur moi même, la tête enlacée par mes deux mains. J'ai atteint le fond. J'ai en ce jour connu toutes les prisons: d'expression, économique, sociale, politique, judiciaire, et maintenant c'était la prison chimique qui censurait ma réflexion. MA CONSCIENCE LEUR APPARTENAIT. Je m'endors à demi-éveillé. Le lendemain matin on est venu me chercher-je ne sais plus pour quoi- et on m'a remis dans mon lit. L'après midi je rencontre un psy, un petit gars avec du bide et un air dépressif. Il me demande d'un ton calme: «Pourquoi êtes-vous ici?» Je n'étais pas en état de lui donner une réponse digne de ce nom. J'ai essayé de lui expliquer que je ne répondrai que lorsque je ne serai plus défoncé, c'était comme si j'étais à deux grammes. Je me suis levé et j'ai quitté la salle... Le lendemain, j'ai refusé de prendre mes cachets, l'infirmière m'a dénoncé.

D'autres sont venus en renfort, lorsqu'ils se sont occupés de moi, j'ai d'abord cru qu'ils étaient à quatre. Je me suis débattu comme j'ai pu mais rien à faire. Il est probable que c'était moi qui avais la force de la moitié d'un homme : ils n'étaient que deux. Ils m'ont fait avaler leurs médocs. Et en bon légume je suis allé voir le psy, il m'a posé la même question, j'ai répondu la même chose que la veille. Le lendemain personne ne m'a obligé à prendre mon opium, et je suis allé voir le psy, il m'a dit qu'il n'accepterait cela que si j'arrêtais mes violences. J'ai joué le jeu, c'était donnant/donnant, moi je quittais ma prison chimique et lui faisait sa thérapie. C'était du poker, le tout était de lui faire croire que prendre les cachets ça n'avait pas tant d'importance à mes yeux, tout ça pour éviter l'inflation de ses chantages. Assis devant son bureau, il m'a redemandé une fois encore pourquoi j'étais là. J'avais les idées claires et je lui ai répondu du mieux que j'ai pu. C'était la première fois que je me confiais à quelqu'un de cette manière, d'habitude, je me confie à moi même. J'en ai profité. Je lui ai expliqué que j'étais fou et que j'ai eu un sursaut de rationalité ce soir là. Vu que tout le monde est fou, d'agir de manière normale ça faisait tâche alors on m'a enfermé. Le mec, m'a écouté jusqu'au bout, il paraissait surpris, je lui ai exprimé la haine profonde que je vouais au monde et à sa tardive manifestation. Pour me le mettre dans la poche, j'ai rajouté que je n'avais plus de remord et que je sentais aujourd'hui un certain apaisement. Je l'aurais défenestré avec grande joie. Pendant que je racontais ma vie, le mec, incognito, se grattait les couilles avec amour, il espérait que je ne le verrais pas, -normal- j'étais en face de lui. Je lui ai demandé s'il kiffait de faire ça en public. Il n'avait pas l'habitude de parler à une personne qui n'était pas défoncé à la pilule rose, ça devait être pour ça. Il s'est arrêté, visiblement il était gêné. Lorsque j'ai eu fini, il m'a regardé et il m'a posé la question suivante: «Et votre famille dans tout ça? » J'ai répondu sèchement: «Cela ne regarde que moi. » Il rajouta en allumant un gros cigare -paye ton cliché-: «Il faut vous montrez coopérant, je vous en prie, c'est dans l'intérêt de tout le monde. » L'univers familial ressemble de près à la société qui m'insupporte tant. Je revendiquais déjà petit, plus que ce qu'on m'offrait, en réaction, on m'a offert moins. Ma famille voue un culte quasi stalinien à la télévision et tout ce que cela implique. TF1 ou MTV sont des pilules bien plus abrutissantes que les cachetons qu'ils stockent dans leurs granges. Ma famille avale ces conneries et ne remet rien en question. Mon père travaille comme une bête de somme pour des patrons qui le méprisent et qui l'utilisent. Lui, est en exaltation face à son CDI, il s'estime privilégié, la société ne lui a pas donné un sens critique aiguisé et il se complaît à vivre dans cette

porcherie. Il est très sensible aux publicités qu'on lui secoue devant le nez, grâce à ses dernières et son manque de recul, il s'endette pour des conneries inutiles en foutant toute sa famille dans le fumier. Selon Jhon Zerzan⁵⁰ mon père n'est qu'une victime de la violence de la société de consommation, pour lui « L'aveuglement, c'est se défoncer devant MTV, d'aller bosser, de végéter. Ça c'est violent. De plus en plus de signes nous montrent qu'une vie basée sur la consommation n'est pas épanouissante. » Ma mère, elle, est une laitière, une reproductrice. On ne lui demande pas plus qu'enfanter et nettoyer la cage à poule qui nous sert d'appartement. Elle a une personnalité très effacée et elle est toujours d'accord avec mon père, même lorsqu'il la bat. La société lui a bien appris qu'elle n'avait pas à donner son avis et c'est l'une des seules choses qu'elle lui a enseignée. Cette même société a raté le coche avec ma mère, elle apprend très bien. Mon « petit frère »⁵¹ est en prison comme tant de petits frères dans mon quartier. Ma sœur elle a réussi, elle est un peu la fierté de la famille, elle est caissière. En regardant mon cursus et là où j'ai réussi à échouer, je vois en moi du self made man, comme quoi ça n'existe pas qu'aux USA. Mes parents ont été asservis et leurs enfants, en tant que fils d'esclaves, ne pouvaient revendiquer guère mieux. Condamnés à l'ignorance, ils ont mené une barque d'ignorant. En tant que simple passager, moi j'ai toujours été spectateur. Je ne sais pas trop par quel miracle, mais à l'école ça marchait plutôt bien. J'ai décidé de fuir, pour ces raisons et d'autres encore, je me disais que je choisissais la vie. Je suis resté silencieux, dans mes pensées. Il m'a demandé à quoi je pensais en se grattant le menton cette fois-ci, sans doute, pensait-il que ça rendrait sa question plus profonde. Je lui accorde que l'impact de ses questions pendant une séance de grattage de burnes était limité. J'ai répondu, tout en me grattant le menton: « A rien. » Le petit gars avait l'air déçu, il m'a remercié et m'a dit à demain. Je suis parti rejoindre ma troupe de cirque, ils étaient tous aussi fêlés les uns que les autres. Lorsque je suis arrivé, tous étaient devant la télé et ils la regardaient avec le même regard que mon professeur de philosophie. Peut être que, eux aussi, ont raté leur vocation, mal renseignés par le conseiller d'orientation... comme beaucoup. A moins que ça soit le professeur qui se soit raté, c'est sûrement plus probable. Je crois qu'ils ne se focalisaient que sur les couleurs qui défilaient. Dans la salle, j'étais l'un des seuls à être capable d'avaler ma salive proprement. Y avait Hervé qui visiblement n'aimait pas les chiffres et les lettres, il avait décidé en ce beau jour de d'arracher la télé de son support. Ça a sorti le plus gros de sa stupeur, il a projetée le malheureux contre le mur, la télé est tombée des mains du pauvre inconscient. Elle

était détruite, sur le sol. Tous avaient bien compris : elle ne marchera plus. Ça a déclenché une révolution. J'étais dans un service où les doses étaient maximales. Les histoires de ces gars étaient plus sordides les unes que les autres. J'étais un enfant de chœur parmi eux, je crois qu'ils l'avaient presque compris. D'après ce que j'avais entendu dire, le gros en question avait tué sa mère en la serrant longtemps dans ses bras, c'était le câlin de trop. On incarnait la peur aux yeux des autres, on était craint plus que tout. On voyait la terreur dans les yeux des visiteurs qui étaient pourtant de la même famille que ces dégénérés, on pouvait humer cette étrange odeur qu'ils dégageaient, ça mettait de l'ambiance dans notre cour des miracles. Il y avait un autre gars, qu'était comme moi, relativement normal. On fait partie des rares privilégiés à avoir été jugés fou en CDD, enfin ils ont eu l'humour de nous emprisonner avec des CDI. J'ai parlé avec Jeff, il a clairement eu un souci durant une bonne trentaine de minutes, ce qui a été suffisant pour faire brûler sa famille à l'essence. Le comble c'est qu'il a oublié de s'immoler lui même à la fin. Comme il me l'avait affirmé: « C'était pourtant prévu au départ. » Pour ma part, je n'ai jamais vraiment perdu pied avec la réalité. Je n'avais pas prévu de mettre fin à mes jours, j'avais prévu ça pour les autres, ça oui. Ma violence je l'avais exprimée consciemment, j'étais juste de mauvais poil ce jour là, ils ont eu du mal à le croire à l'audience c'est tout. La conscience de mes actes, ça a toujours été une fierté pour moi, je n'aime ni être soumis par la volonté des autres ni par mon inconscient. Du coup je ne regrette que rarement ce que je fais. Jeff par contre, avait vraiment l'air de regretter ses actes. Il les voulait saignants, il a juste raté sa cuisson. Moi, clairement, j'assume. Assumer l'inassumable, les jurés, ça les a tout de suite dérangés. Lorsqu'ils ne comprennent pas quelque chose, ils la jugent comme si c'était l'œuvre de la folie alors que c'est sûrement beaucoup moins fou que tout ce que j'ai pu endurer. Aujourd'hui ils appellent cela « la folie », il y a quelques années ils auraient qualifié cela d'un autre nom. On m'aurait sûrement mis sur un bûcher avec quelques femmes aux longs nez pointus et se déplaçant en ballai. Dans quelques siècles, peut-être qu'on me qualifiera de génie, qui sait, je peux rêver. En tous cas, au jour d'aujourd'hui, ils se disent qu'un mec qui a une maîtrise de philosophie et qui n'a aucun antécédent, ne pouvait faire ça. C'est typique de la société qui classifie la différence comme névrose, elle n'était pas prête à admettre qu'un universitaire puisse sombrer dans une telle violence sans avoir perdu l'esprit. Je dirais simplement que l'indifférence est la véritable folie meurtrière, sûrement plus silencieuse, mais plus meurtrière, les indifférents devraient venir tous me remplacer. Arriver à

un tel niveau de développement en laissant tant de monde en marge, ça me semble déraisonnable, irrationnel, déconnecté. Ce sont eux les fous dans l'histoire, qu'ils crèvent tous dans un vaste brasier, ceux sont eux les sorcières. Que leurs culs soient empalés par une grosse broche en bois, parsemé d'échardes, et qu'ils se consomment doucement par le feu. Ils s'imaginent que mes frères de cité incarnent la violence, qu'ils vivent leurs vies et ils verront que la vraie violence ce n'est certainement pas un bon coup de tête, la vrai violence est vicieuse, invisible pour les ignorants que nous sommes. La pire violence vient des cols blancs, ceux qui détiennent le véritable pouvoir, ceux qui détiennent les rênes de notre société, et qui se rient de la mobilité sociale. Les cols blancs ne sont ni en prison, ni dans nos asiles. Brûler des voitures et jeter des cailloux sur les flics ça n'est pas violent, nous laisser des os à ronger, c'est ça la violence. Ne cherchez pas plus loin. Comme le disait le groupe I AM: « La vie est un film où tout le monde a un rôle à jouer. Le problème, c'est qu'il y a trop de séries B. Trop de seconds rôles croulant sous le poids du premier. »⁵². Il ne faut pas se laisser flouer par les médias et les hommes politiques, « diviser pour mieux régner » nous expliquait justement Machiavel⁵³? Ça fonctionne. Les plus pauvres et les un peu moins pauvres se mettent sur la gueule et les autres, la « France d'en haut », les « Grands » se gavent de « saumon sur lit de caviars »⁵⁴... Le lendemain, je suis allé voir le nabo, il avait l'air de bonne humeur, il m'a proposé un cigare que j'ai accepté. « Où en étions-nous ? » dit-il. Il rajouta: « Vous êtes resté silencieux sur votre famille hier, peut-être pourriez vous toucher un mot sur votre enfance. » Il voulait clairement comprendre en profondeur qui j'étais, assouvir sa curiosité malade, je crois que psy c'est un taf de curieux, de névrosé. Je lui ai répondu que je n'irai pas plus loin dans mes explications. Il paraissait déçu, comme à son habitude. Il souffla sa fumée au dessus de nos têtes en me demandant si j'avais eu malgré tout eu une enfance heureuse. J'ai lâché le cigare qu'il venait de m'offrir, il tomba sur le sol et les cendres rouges s'éparpillèrent, la fraise s'est occupée de la moquette. Durant un long instant, il se vit mourir. Moi je suis parti sans un mot. Le lendemain, les deux colosses m'ont pris par les sentiments et m'ont offert un arc en ciel que j'ai avalé dans la bonne humeur, la chanson de Mary Poppins ne me quittait plus. On m'a une nouvelle fois guidé jusqu'à son bureau. Je voulais lui dire un truc mais je n'ai rien dit. Il commençait à s'énerver, et il me demanda avec lourdeur que je lui parle de ma famille, de mon enfance. J'étais intellectuellement très amoindri, j'ai failli me mettre à table mais je lui ai finalement dit avec un langage assez proche de celui d'un élève de CE2 qu'il

pouvait aller se faire fourrer le trou de balles. Il tapa sur son bureau de colère, une grosse veine apparut sur son cou. Il voyait que sa thérapie n'allait nulle part, il était vexé. En essayant de se calmer, il me dit que ce n'était pas moi qui fixais ici les règles. Cet homme voulait, en plus de me réduire à l'état d'une salade, cet homme voulait clairement violer mon intimité. C'était un violeur. J'allais me faire violer. Je me suis levé-il était toujours assis et moi récemment debout-. J'étais habitué à me battre bourré, d'ailleurs, je devrais le rajouter sur mon CV, ça fait sérieux. Le talon de mon pied a heurté son nez dans un craquement inaudible que lui a dû entendre, la chaise a basculé en arrière et la tête à moitié chauve du pauvre homme s'est ouverte sur le tranchant de son bureau... pas de bol. Il saignait comme un porc en hurlant comme une truie. Les gorilles n'étaient pas très loin et se sont occupés assez rapidement de mon cas et les infirmiers du sien. A l'époque, Taylor appelait cela la division du travail, quelle merveille d'ingéniosité. J'ai fini dans cette fameuse salle où le lit était moins confortable que les murs, saucissonné comme d'habitude avec ma tenue SM. Qu'ils se rassurent, j'ai beaucoup plus envie de tous les supprimer que de me supprimer moi même à coup de tête contre du béton. En plus, y a plus sympa comme suicide. La dose qu'ils m'avaient infligée était monumentale, c'était le shoot de l'année. Très sincèrement il me semble qu'ils avaient mis la dose de tout l'hôpital dans mon bras. Mes orifices étaient ouverts et ils laissaient toutes les substances de mon corps s'écouler sur le lit. Je rêvais les yeux mi-clos. J'étais dans les bras d'Ode et de ma mère, elles étaient nues, je crois qu'on était dans le squat. Un être qui me rappelait mon père, nous regardait en sifflant une bouteille de whisky avachi sur une chaise, éméché. Ils m'ont, je crois, laissé deux jours dans ce trou. J'avais gagné le gros lot, j'étais destiné à regarder question pour un champion avec les autres pour une durée très indéterminée. Ma violence n'était qu'une résistance à l'opresseur, on m'avait déshumanisé. Comme l'avait dit Franz Fanon⁵⁵, l'animalité, ma bestialité n'est que le prix qu'ils ne voulaient pas payer. C'est ce que j'appelle la double peine, celui de l'injustice qui conduit à la violence et celui du prix à payer pour la violence. A quand la vie en rose? Le psy, comme d'autres, l'a payé cash. Finalement sa thérapie avance, je me défoule et après je me sens mieux... pour un temps. Bien entendu, ces « victimes de second degré » ne sont pas le système mais juste une partie. Eux et moi ne tenons certainement pas la même place. On n'est que de vulgaires pièces que les dirigeants orientent à leur guise sur cet échiquier à la con. Je suis le pion qu'on envoie au casse pipe, dans sa nudité la plus complète, la pièce sans valeur par excellence et ça on me l'a bien fait sentir

dès tout petit. Sur cet échiquier, je fais souffrir les fous à défaut de pouvoir atteindre le roi ou encore mieux, le joueur. La non violence est un luxe, atteindre le véritable coupable aussi, je n'ai jamais vécu dans le luxe alors je me fais entendre à coup de tête sur des cibles moins responsables que d'autres. Je passe mes nerfs sur des innocents? Sûrement un peu innocent et un peu coupable, le fou comme la tour connaissent leur position de force et laisse le pion croupir dans sa pisse sans sourciller. On ne m'a jamais tendu la main, j'ai dû ne compter que sur moi même. « Les jeunes, ils sont pas cons, ils ont compris que l'ascenseur social est bloqué au sous-sol et qu'il pue la pisse »⁵⁶ disait Jamel Debbouze lors d'un spectacle. Marche ou crève c'est la loi dans mon milieu. Marcher? À quoi bon? Dans notre société il faut savoir courir, c'est bien pour ça que dans mon quartier ils attendent leurs tours baskets aux pieds, juste au cas où. Ma maîtrise de philosophie tient du miracle, je suis une incohérence du système, un bug. L'école accessible pour tous c'est une mauvaise blague Carambar, sinon d'autres auraient pu me suivre. Les jeunes de ma cité quand ils réussissent sont déménageurs, éboueurs, ouvriers dans le bâtiment, vendeurs de shit, videurs de boîte de nuit ou ils sont au commande d'une moto... crotte, ça c'est la jet-set de chez moi. Les autres sont au chômage ou au RMI. Dès qu'il y a des licenciements -pour ceux qui ont du boulot- c'est eux qu'on jette les premiers, dès qu'il y a un accident de travail c'est eux qui sont à l'hosto, dur pour un cadre de s'ouvrir le crâne en tombant de son fauteuil. Au même titre que le joueur rit du fou qu'il manipule à sa guise, le roi lui, laisse l'illusion de son règne. Il n'est finalement lui aussi, que la pute du joueur comme nous autres. Mais qui sont donc ces joueurs? Si l'homme politique se matérialise par le roi, qui est celui qui règne véritablement? Le penseur semblerait a priori être ce joueur. Lorsqu'on se penche vers ceux en quoi les grands penseurs tendent et lorsqu'on voit où nous mène la société, on se dit que les lumières se sont éteintes depuis bien longtemps. La télé cependant reste elle allumée 24h/24, nous inondant de sa tyrannie consumériste. Nos dirigeants utilisent les mots de nos penseurs mais ce que nous voyons par leurs actes nous porte à croire que l'on nous trompe, quelque chose pue. Ils sont tellement forts dans cette manipulation qu'il est possible qu'ils arrivent à se manipuler eux mêmes, c'est puissant! Ils ont sûrement l'impression d'être les dignes descendants des lumières alors qu'ils n'ont que l'allume cigare. Ils se délectent de leur pouvoir. En analysant les grands politiques de nos siècles, l'on voit dans les yeux de ces macs une soif de pouvoir sans limite. L'envie d'exhiber leurs érections molles au monde qu'ils dirigent semblerait être « d'intérêt génital ». Consécration

de l'égo, pornographie politique. Les hommes politiques s'affichent dans les médias et suscitent l'envie. Cette consécration sociale des adultes équivaldrait, pour un enfant de deux ans à virer sa couche pour s'asseoir sur le trône et ériger une pêche, pas moins royale que colossale, de trois kilos. Bon... au niveau politique ça ne pèse pas si lourd. Personnellement malgré mes vingt-cinq ans, la pêche de trois kilos restera à jamais le summum, heureusement que je ne fais pas de politique. Le monde consumériste dans lequel nous vivons ne pousserait-il pas nos dirigeants à la recherche sans limite de pouvoir et de richesse? Et par ce biais continuer à perpétuer ce système qui nous opprime? Le système naîtrait de son propre être, il ne serait qu'une aberration consanguine. Force d'inertie quand tu nous tiens. Le pouvoir politique est une drogue qui pervertit, nous rend dépendant et donne envie de consommer toujours d'avantage. Méfiez vous de l'overdose. Nos hommes politiques sont des toxes des taxes dans leur intérêt et pour notre désintérêt général. Ces hommes s'envoient des lignes de pouvoir et de consommation dans le nez. Lorsque le pouvoir d'achat est en berne pour beaucoup, une augmentation de 172%⁵⁷ du salaire dirigeant semble prioritaire, pour lui tout au moins. Le roi des toxes ne peut se sevrer, sa soif démesurée, même en temps de sécheresse, demeure inchangée. Pour lui, ce n'est pas un problème de prendre la dose à un autre, il en a le pouvoir. Il se tape une ex top modèle quand d'autres sont condamnés à la masturbation. La place du leader politique est une place séduisante, elle est la cerise et nourrit des ambitions individualistes. Cette « réussite » est malheureusement considérée comme une réussite sociale aux yeux de tous. Bien loin d'inspirer le dégoût, le leader incarne la réussite. Ce rôle, ce règne, est accepté par la masse abrutie à grand coup de propagande et de publicité. La publicité et la propagande... mhm... la propicité et la publigande ça sonne mieux. Fidel Castro explique très clairement le pouvoir politique oppressif et anti-démocratique qui existe dans la publicité: « Les gens se promènent dans la rue, où la publicité distille constamment son venin, faisant naître des rêves et des illusions, des envie de consommer impossibles à satisfaire. ». Un autre discours peut faire sourire mais lui aussi pousse à la réflexion: « Cuba est contre la société de consommation. A Cuba, la publicité n'existe pas. Cuba, notre pays, est depuis longtemps le pays le plus démocratique du monde. »⁵⁸. Mettre un lien entre la démocratie et l'absence de publicité est une idée peu portée dans nos sociétés occidentales. Nous ne considérons pas vivre sous une dictature, nous qualifions généralement notre régime comme démocratique. Aujourd'hui l'oppression n'a-t-elle pas pu changer de visage? La

dictature ne peut-elle pas être insidieuse? La vocation du totalitarisme n'est-il pas justement de réduire au maximum la conscience des gens à considérer une éventuelle soumission? Pourquoi seules d'autres nations sont à même de remettre en cause notre régime? N'est-ce pas la tendance poussée par un régime totalitaire? Satisfaire cette soif de consommation est une préoccupation majeure pour la masse. Cela semble être aussi la préoccupation de nos hommes politiques, du coup, ils se comportent comme de vulgaires commerciaux, intéressés par un fixe et la grosse commission. Dans le fond, ces gens ne se battent pas pour des idéaux ni pour le peuple, ça se saurait. Leur quête bien personnelle, ostentatoire et malsaine plonge les sujets dans une oligarchie capitaliste. Le culte de l'argent n'est que poison et pourtant il est l'un des fondements de notre société. Il conviendrait de s'attacher à cette citation: « N'estime l'argent ni plus ni moins qu'il ne vaut : c'est un bon serviteur et un mauvais maître.»⁵⁹. Les idéalistes, les passionnés de notre monde, sont en voie d'extinction, ils pourrissent sûrement comme moi en prison ou dans un asile. Pas de place pour les passionnés, place aux colporteurs politiques qui affichent un sourire aussi radieux qu'hypocrite. « Quelle époque terrible que celle où des idiots sont dirigés par des aveugles. » disait W. Shakespeare. L'époque est donc toujours la même. Pour enrayer ce cercle vicieux, ce non sens, il semblerait nécessaire d'en appeler à cette fameuse révolte, et de pourfendre ce roi, petit être immonde ressorti tout droit de la chair en putréfaction de notre grande république. Un roi de plus sans tête vous me direz, un autre reviendra vous rajouterez, on lui coupera aussi la tête. Pour le troisième on trouvera une mort suffisamment violente pour que le quatrième comprenne que roi, c'est un job à la con, c'est un job de fou, on y perd la raison et souvent la tête. Bien entendu, vous me direz que même ce roi est victime de son propre système. Enfin, il peut crever, qu'il retourne son trône et qu'il s'assoit dessus à quatre reprises. Plutôt que de mourir aussi silencieusement que doucement comme tant, je préfère mourir avec fracas, montrer au monde que j'ai existé dans un spectacle ensanglanté. Vous me direz ensuite que même après une révolution, un autre pouvoir s'imposera et il ne sera pas moins autoritaire. L'histoire le montre, c'est vrai, l'après révolution n'a jamais été rose. Malgré tout, je n'ai rien de mieux à proposer. Se révolter, c'est vivre. Se soumettre c'est survivre. Je ne veux pas offrir de la survie à mes enfants. En 426 av. JC, sur une petite île appelée Mélos, la situation était relativement semblable à la mienne. Dans cette île pourtant tranquille et presque aussi neutre que la Suisse, les magistrats de Mélos devaient choisir entre une guerre perdue d'avance et la servitude. Dilemme à

deux balles imposé par les Athéniens. Tragédie grecque entièrement écrite par les grecs. Les trois pèlerins insulaires qui ont bien voulu participer à cette comédie se sont battus contre l'armée athénienne. Ils ont tous été massacrés. Pour leur part, les spectateurs, femmes et enfants ont été asservis⁶⁰. C'est triste comme histoire, ce qui est le plus dur, c'est que j'ai l'impression de vivre la même. Être violent, c'est la seule façon de montrer à ce monde que j'existe. Si les choses étaient différentes, j'aurais peut-être une terrible envie, celle de distribuer des fleurs. Une mort violente m'évitera une cirrhose du foie, ou une mort stupide en mobylette. D'une certaine façon, je lutterai contre l'alcoolisme et en faveur de la sécurité routière. Une vie de violence mérite une mort dans la violence, c'est dans l'ordre des choses. Par cette force désespérée, quelqu'un aura-t-il peut être de la compassion pour ce dangereux psychopathe. Il percevra peut être que je souffre sûrement bien plus que mes victimes. Cette personne ne sera certainement pas le cloporte au sourire d'or, lui serait aveuglé par le risque que je présente envers lui. Dérives sécuritaires obligent, moi et les miens seront encore plus mal traités qu'auparavant. Peut-être que cet être, le grand idéaliste, se retournera contre son roi, habité par ma peine et ma rage. Il abandonnera peut-être ses privilèges de reines. Ce sont les membres puissants qui peuvent se permettre ça, je n'ai pour ma part que la force du désespoir, la reine, elle, tient en ses mains toute la force d'une armée. En attendant la venue dans ma vie de cette douce compassion, je reste seul face à ma souffrance. Auparavant, avant de sombrer, j'étais déterminé à me lancer dans une quête non violente, ne pas être victime de cette reproduction sociale que je connais si bien. On se fait toujours rattraper par son passé, le mien ne m'a pas raté. Je n'ai pas eu la force ni le soutien me permettant d'aller au bout de mes rêves. Aujourd'hui je me retrouve avec les mêmes armes que mes frères sans avenir. Je tape du poing, d'où je suis, je ne peux me payer le luxe de rédiger un article sur Le Monde vantant les mérites de notre société. J'ai ouvert les yeux, réveillé par ma propre odeur, il n'existe pas de réveil plus atroce que celui-ci. C'est difficile d'admettre que, la source de ce dégoût, c'est vous. Mon psy, le petit recousu est venu m'ouvrir. Le courageux homme qu'il était, était seul, sans sa clique, défiguré mais visiblement pas rancunier. C'est le luxe auquel je pensais il n'y a que quelques minutes. Il s'est assis par terre à côté de mon lit. Il m'a dit qu'il avait longuement réfléchi, et, au nom de tout ce dont j'avais souffert, il s'excusait. J'étais hébété, sous le choc. Je suis resté silencieux. Il m'a dit que les hommes de sa trempe jouissent d'un statut privilégié et que ceux de la mienne récupèrent les miettes, quand il y en a, il me dit que j'étais un

*homme dominé*⁶¹. Ce con là avait l'air sincère. C'était bien la première fois que quelqu'un me présentait ses excuses, alors je lui ai demandé s'il avait braqué ma réserve de cachetons. Il m'a dit qu'il faisait partie de cette couche qui ne se souciait pas ou très peu des gens en marge. Il m'a regardé en me disant que si j'étais là, c'était un peu à cause de lui et qu'il acceptait sa punition. Clairement, je n'acceptais pas la mienne. Ma punition est autrement plus pesante que la sienne et je crois qu'il en avait pleinement conscience. C'est ce que je lui ai dit. J'ai ressenti en moi un apaisement, j'ai desserré un peu mes dents qui faisaient une fois encore souffrir mes gencives. Je lui ai parlé de ma famille longuement, de ma vie avant la fac. Il écoutait attentivement. Il était visiblement ému. Je lui ai parlé de la violence ordinaire des miens et de « la violence symbolique »^{61bis} des siens. Il écoutait toujours aussi attentivement. Je lui ai expliqué que j'étais pris entre deux feux. Mais ça, il l'avait compris dès le début je crois. Il m'a coupé et il m'a parlé de sa famille longuement, de sa vie avant la fac. Ce con en avait lui aussi chié. Sûrement moins que moi, enfin j'imagine, sans quoi il serait -a priori- dans un lit le cul trempant dans la merde ou alors ma tare est avant tout génétique, JM⁶² si tu nous regardes. Il croyait m'étonner en me disant que sa vie à lui aussi était faite de souffrance. La différence c'est qu'il a eu l'envie de se battre, moi je ne me suis que débattu. Il avait en lui une force que je n'avais pas. Son contexte bien que dur, n'est pas le mien, le mien est bien plus sournois. Le monde m'a traité comme une merde dès la maternelle, à force je les ai crus, même lorsque je réussissais, ça ne me suffisait pas pour me faire croire que j'étais tout aussi capable que les autres. Je croyais avoir vaincu ce démon à mon entrée à la fac, je pensais m'être prouvé que l'avenir m'appartenait. Submergé par mon manque de confiance en moi, je me suis laissé enterrer vivant par les éléments hostiles de la société. Mon exubérance ne trompait que les autres, c'était pour moi une carapace, visiblement peu efficace. Ce moment me paraissait bien plus irréel que celui que j'ai passé lors de ma transe, je suis tombé en face d'une personne attentive alors que je croyais que j'allais crever sans en rencontrer. Ma violence a été perçue comme une détresse, une rancœur, une infinie souffrance et pas seulement comme de la violence bestiale. Elle l'était, bestiale, mais la limiter à ça, c'est la réduire et c'est arranger ceux qui désirent me détruire. La vision manichéenne de la violence, celle qui y voit la manifestation du mal à l'état pur permet les dérives sécuritaires : c'est éviter d'ériger cette violence en signal de détresse, en peine, en déshumanisation. Si ce petit nain au visage tuméfié pouvait percevoir ça, pourquoi tant en étaient incapables? Sûrement la peur de banaliser la violence, mais l'indifférence à

l'égard de ces personnes violentes qui souffrent n'est elle pas pire? Stop, j'arrête tout. « Pourquoi ne puis-je vivre comme n'importe quel être humain? Pourquoi mon destin est-il de ne pouvoir cesser de me battre? »⁶³. Mon problème n'est-il toujours pas un simple problème d'ego? Mériterais-je vraiment mieux que ce que m'offre la société? Pourquoi autant me torturer? Je ne suis peut-être pas le seul, un autre semblait être sous l'emprise des mêmes ressentiments: « Les autres me sont insupportables. Qu'est-ce qui ne va pas en moi? »⁶⁴. Pourquoi ne pas simplement faire comme la masse en me roulant dans la fange le sourire aux lèvres? Brouter l'herbe qu'on me somme de brouter? Arrêter de rêver à un monde qui n'est pas le mien, et finalement arrêter de me révolter dans le vent, accepter ma sous-condition. Adopter une attitude stoïque ça semble plus sage. Le stoïcisme⁶⁵ c'est une connerie Grecque ça, non? Y sont pédés les grecs⁶⁶? Ouais, y sont pédés les Grecs. Bon Che Guevara ça fait plus hétéro. J'y laisserai sûrement des plumes mais au moins j'aurai épargné mon cul. Vendu. Je lui ai dit que je n'avais pas ma place ici, qu'il fallait qu'il m'aide à sortir de là. Il est resté silencieux puis il m'a dit qu'il allait y réfléchir. Il est parti en silence. J'ai dormi, je ne savais pas vraiment si c'était le jour ou la nuit, de toutes façons, là où j'étais, ça n'avait plus d'importance. J'ai été réveillé par un gorille, celui qui avait la tête de con, son pote devait être en RTT, le yéti était seul et fébrile, il m'a viré la camisole. Je pouvais désormais le croquer et il ne le savait que trop bien. Je me suis dit, vu l'épisode du psy, qu'il était peut-être temps d'essayer de remonter la pente et sortir de cette galère. J'ai mis un peu d'eau dans mon Pastis. Il m'a ramené dans ma chambre, il n'avait pas l'air très rassuré. Il m'a jeté gentiment sur mon lit, il a pointé son doigt vers moi et m'a dit avec aplomb : « Reste sage. ». Il avait repris du poil de la bête, sa peur s'était envolée: j'étais à quatre mètres de lui, la porte de sortie n'était qu'à un petit mètre. Je lui ai lancé un regard de mort. Il s'est barré aussi sec en claquant la porte. J'ai pas réussi à dormir, j'ai cogité toute la nuit, je préparais ma ligne de défense que j'allais étaler devant le psy. Notre discussion m'avait donné une petite lueur d'espoir quant à mon hypothétique futur dans ce « monde de merde ». Le lendemain je me suis retrouvé dans son bureau, l'esprit clair, d'emblée je lui ai demandé comment je pouvais sortir de cet enfer. Il m'a dit: « Petit, l'enfer c'est les autres. » avec un accent marseillais. Non, je déconne, il m'a affirmé que cela ne dépendait que de moi, il a ajouté: « D'habitude je ne le dis pas mais, je te ferai sortir dès lors où je ne penserai plus que tu représentes un danger pour la société. » J'ai déclaré: « Tu es le gardien de cette société, mais qui me protège d'elle? »⁶⁷ Il répondit avec un large sourire:

« La police ? » Il ajouta: « Si tu le souhaites, on pourrait discuter ensemble de ton avenir. » « Quelle place revendiques-tu? » me demanda-t-il avec intérêt. Je ne demandais pas plus ni moins que les autres, je crois. Je demandais à être heureux, avoir un travail qui ne m'empêche pas de me regarder dans une glace le matin, et qui me permette de vivre dans des conditions acceptables, vivre avec quelqu'un que j'aime et peut-être créer une famille. J'étais loin de tout ça, tellement loin. Le problème c'est que le lien que j'avais eu avec le monde du travail ne m'avait pas vraiment convaincu, ni même celui avec les femmes. Ce qui lançait un trouble dans mon potentiel à être heureux et ce qui justifiait ma crise humaine. Je répondis alors: « Comme tout le monde je crois, je revendique une place qui me rende heureux ». Il continuait inexorablement ses questionnements: « N'as-tu jamais été heureux? » Il s'en est suivi d'un long silence. Il semblait à son tour perdu dans ses pensées. Il le rompit en ajoutant: « Il me semble que vous avez une force mais que vous la gaspillez à lutter contre l'impossible. » Il y eut encore un silence, on aurait dit qu'il disputait une partie d'échecs, il choisissait ses mots avec une grande attention. Il ajouta: « Cette force qui est la vôtre pourrait à mon sens, vous permettre d'aller plus loin dans votre quête identitaire. Sincèrement, je pense que la place que vous revendiquez est atteignable dans la mesure où vous utiliseriez votre énergie à meilleur escient. » Je voyais où il voulait en venir, mais ce qu'il ne savait pas c'est que je ne sais pas vraiment où je dois aller, j'ai des idées plein la tête, mais aucune ne m'indique une route à suivre. Tout ce que je sais, c'est que je déteste cette société et les gens qui la composent. J'ai répondu: « Je revendique une place qui à mon avis n'existe pas. » Je repris: « Il faudrait sûrement inventer. » Il s'alluma un cigare sans m'en proposer un, il dit d'un ton convaincu: « Inventons là. » Il dit d'un ton solennel: « C'est ça. Si le monde qui vous entoure ne vous convient pas, au lieu de vous laisser mourir avec lui, partagez ce que vous ressentez et créez cette place, votre place. » Je dis alors tristement : « Je n'ai pas la sensation que ce monde ait envie de partager, il me semble trop corrompu pour privilégier le dialogue, les gens sont trop conditionnés à la norme pour s'ouvrir sur autre chose, la différence fait peur, je fais peur. » Il affichait un sourire vainqueur en disant: « Blasé à vingt-cinq ans... votre jugement semble très limitatif et absolu, sur sept milliards d'individus, il existe une diversité dont nous n'avons pas idée. Même en France, vous douterez sûrement de mes paroles mais je pourrai vous faire rencontrer des gens qui luttent au quotidien contre cette « normalité » qui vous meurtrit tant. Vous n'avez, en mon sens, pas le droit de les juger. Ne pensez pas avoir le

monopole de la contestation et de la différence. Quel petit branleur! » J'ai souri, j'ai vu que sa dernière phrase lui avait donné une belle pointe d'adrénaline, il était tout à coup devenu nerveux. Il avait pris ce risque pour me mettre à l'aise, et ça m'a fait grand bien. J'ai saisi la perche, j'avais envie d'y croire. Je lui ai dit: « Je suis jeune je vous l'accorde mais n'est-il pas possible que j'aie vécu plus de choses que vous? » Il affirma: « Une vie n'est pas suffisante pour avoir un quelconque jugement arrêté sur ce qu'est la vérité dans son essence. Avoir des certitudes sur des choses aussi gigantesques et qui évoluent, c'est une connerie, à votre âge comme au mien. » Je lui ai posé cette question: « Malgré tout, je ne regrette pas d'avoir touché le fond, c'est en le touchant que j'ai pu le percevoir et aujourd'hui, je n'ai plus peur. » Il répondit avec une mimique fermée: « C'est effectivement un mal pour un bien, le passage était peut-être inévitable. » Je savais que dans sa tête, la mort du gendarme avait retenti, celui que j'avais aidé à mourir, il ne voulait pas le dire pour me faire culpabiliser. J'ai marché dans le plat pour voir comment il allait réagir en lui disant: « La mort de cet homme était elle aussi, inévitable? » Il s'est tu en prenant une grosse bouffée de son cigare tel un enfant resté trop longtemps sous l'eau et qui reprenait sa respiration à la surface. Il cracha la fumée aussitôt en disant: « Tout peut-être évité si le contexte est différent, si des mesures sont prises en amont. Mais par définition ce qui se passe, se passe avec le contexte qu'il y a. Donc on peut dire que c'est inévitable. Ce que je souhaiterais, c'est que les mesures que tu prendras dans l'avenir te permettront d'éviter cela et ça sera dans ce sens que tu éviteras le pire. » J'étais calme comme un bœuf sacré, mes dents laissaient mes gencives se reposer. Je lui ai serré la main et je suis parti regarder question pour un champion avec mes salades. Je sentais désormais l'espoir prendre possession de mon esprit, c'était une plénitude que je n'avais jamais véritablement ressentie. Je crois qu'en quelque sorte, je me sentais compris de quelqu'un et je me sentais de moins en moins seul dans mon agonie. Ça avait été un peu le cas avec Ode, mais dans ce cas en plus de l'écoute, j'ai peut-être l'appui dont j'avais besoin pour sortir de tout ça. Enfin, j'ai toujours pris l'habitude de me méfier, je profite moins du moment mais je tombe de moins haut en cas de déception. A côté de la télévision y avait un papier accroché, je me suis levé et j'ai lu: « Théâtre – Tous les mercredis, cours assurés par Mlle Charlemagne Aurélie. Pour y participer, autorisation obligatoire à demander à Mr «Front fendu ». Il n'allait pas me refuser ce petit plaisir, du moins je ne le croyais pas. Le lendemain je lui ai demandé. Il a affiché son plus beau sourire en me disant que c'était possible, mais qu'il fallait que je garantisse que je

n'allais brutaliser personne. Il m'a confié que je serai avec des patients « plus normaux » que ceux que j'ai pu rencontrer dans ma section. Je ne cherchais pas forcément la normalité, mais je dois avouer que discuter avec une salade c'est parfois moins marrant que le faire avec des cons. J'ai passé mon mardi à patienter, le mercredi allait se montrer dans quelques heures, j'étais comme un gamin attendant ses cadeaux de Noël. Je me suis retrouvé le lendemain à l'étage du dessous, ils étaient moins dangereux, ils m'avaient attiré un gorille qu'était venu m'encourager pour la séance. J'avais mon fan club, ma belle groupie s'appelait Jean Luc. Cette Aurélie avait malheureusement une vingtaine d'années en trop, elle avait des habits qui coloraient la grisaille du lieu. Elle avait un visage qui respirait une certaine maturité, tous ses sens semblaient être en éveil dans chaque moment, elle se montrait très attentive à ceux qui l'entouraient. J'imaginai qu'on doit être passionné pour faire ce métier. J'espérais alors vaguement que pour elle, enseigner le théâtre à des dégénérés ça n'était pas seulement alimentaire... Je serai assez vite fixé. On s'est mis en cercle et on a fait le tour des prénoms. Le groupe avait vraiment l'air d'être moins atteint que celui du potager du haut. Ils étaient tous beaucoup moins amorphes que mes endives, ils avaient clairement la vivacité et l'éveil d'esprit d'un hamster de compétition. J'allais enfin pouvoir m'épanouir dans ce groupe. Elle s'est arrêtée au mien avec un sourire encore plus ouvert que celui qu'elle avait eu pour les autres. De savoir qu'un de ses élèves venait de l'étage du dessus, visiblement, ça la faisait kiffer. Elle m'a dit que Mr « Crâne Fendu » lui avait longuement parlé de moi. J'étais flatté. Je lui ai rendu son sourire en lui expliquant que le secret médical ça devait être en option dans cet hosto. Elle a eu un espèce de tic nerveux zarby accompagné d'un vieux rictus et elle a demandé le prénom du suivant. Peut-être qu'elle revenait aux sources en donnant des cours en HP, ça devait lui rappeler son enfance. Ce qui m'a confirmé cette croyance, c'est ce qu'on a fait après, on a fait des trucs assez débiles. On a gesticulé en se déplaçant dans la salle, et ça c'était le machin le moins con de l'après midi. Elle voulait que quelqu'un écrive un scénario pour qu'on puisse bosser dessus le reste de l'année, elle disait ça en me regardant. Je crois qu'un piège machiavélique m'avait été tendu par le Professeur « Nez pété ». J'avais l'envie de me faire piéger, je lui ai dit que je pouvais m'en charger. J'avais la semaine pour rédiger un scénar' digne de ce nom. Elle avait l'air très sympa, cette femme devait être l'une des potes révolutionnaires de l'abbé Pierre. Dès que cette mission m'avait été confiée, mes idées commencèrent à affluer. J'avais le cerveau en ébullition, comment mettre en scène ces hamsters. Mon cerveau

se remettait en jambe. Eux comme moi étaient les insoumis de la normalité et on nous enfermait, cette pièce allait nous permettre de nous évader. Une pièce d'insoumis, j'aimais l'idée. Une belle salade qui scénarise et des hamsters qui jouent la comédie. Au début j'étais parti pour mettre en place le théâtre d'un chaos, mettre en scène les démons qui m'habitent. Mais je me suis dit que je ne voulais pas étouffer l'expression des autres sous la mienne. Répéter ce qui m'a amené ici... plutôt mourir. Je n'avais pas envie d'enfermer d'autres dans une prison que je connaissais trop. C'était le drame de ma vie et je ne voulais pas de ça dans ce que j'allais réaliser. Du coup je me suis demandé comment faire pour réaliser la chose avec les autres, j'ai demandé à Mère Térésa si je pouvais rencontrer les « acteurs » en dehors du temps théâtre pour écrire le scénario avec eux. Il s'est donné du mal, mais dans les deux jours qui suivaient, on avait une salle et on pouvait s'y rencontrer une fois par semaine pendant trois heures. Il n'avait pas pu faire mieux mais c'était pas un problème de salle. JL avait un emploi du temps trop chargé, les patients devaient être très régulièrement brutalisés. Il y avait la moitié des personnes que j'avais vues lors de la première séance, et je leur ai dit ce que j'avais sur le cœur concernant la pièce. Je leur ai demandé s'ils seraient motivés pour jouer une pièce qui aurait leur propre visage. En m'attardant sur leurs gueules, je me suis demandé si c'était vraiment une bonne idée. Je pensais que la proposition était alléchante mais sur le petit groupe, il n'y en avait que deux qui étaient motivés pour faire ça avec moi. Je me suis retrouvé avec deux meufs, c'était pas plus mâle. On s'est présenté plus en profondeur, pour voir ce qui se croisait. Et en vingt minutes on s'apercevait qu'on avait vécu des galères, qu'on n'était pas ici par hasard. Le hic c'est qu'elles n'avaient pas envie de mettre en lumière les difficultés, ce qui nous avait amené ici, elles voulaient au contraire mettre en avant -le peu- de joie qu'elles avaient en elle. Je venais de me faire piéger à mon propre jeu, elles étaient majoritaires et je crois que la pièce sera moins noire que le drapeau agité à la Gay Pride. L'exercice allait m'obliger à voir du positif, pourquoi pas... Mais pour ce thème de départ, j'étais dans la merde, je prenais conscience que je vivais dans une noirceur la plus totale et que cela me laissait sans aucune inspiration. Alors, chose que j'évite habituellement, je me suis inspiré d'elles, de leurs idées. En discutant, elles ont eu envie d'aborder un sujet original, que je n'avais jamais vu traité auparavant, elles voulaient parler d'amour. J'étais dans une brume épaisse, elles par contre avaient plein d'idées en tête, de belles histoires et des déceptions. J'avais pour ma part plus de déceptions. Elles sont parties dans un délire amoureux, d'elles, amoureuses de

moi et moi indifférent d'elles. Elles avaient déjà cerné le rôle qui est le mien dans l'amour, la fiction, c'est un truc tristement réaliste. Elles auraient voulu instaurer dans leurs rivalités, une haine farouche qui dans mon indifférence, les auraient rapprochées, et qui les conduiraient peu à peu à un amour homosexuel débridé. C'était intéressant, je me revoyais plus dans l'histoire que dans le personnage que l'on m'avait confié. Deux femmes qui ont tout fait par passion et qui dans l'incapacité à se réaliser entreprennent une démarche hors norme. J'ai donné mon accord, je m'étais approprié leur histoire. Dans le déroulement précis de l'action, c'est là que ça s'est compliqué. Y en a une des deux qui voulait inclure des scènes de sexes, je trouvais ça, au début, plutôt cool. Mais pas juste une ou deux, elle insistait pour mettre en scène une histoire d'amour... mais pas seulement dans son sens poétique. En gros c'était de la baise tout le long, tout le monde baisait avec tout le monde dans la joie et la bonne humeur. Ça devenait assez compliqué à mettre en scène, malgré tout, je la trouvais bonne. L'idée l'était aussi. On n'a pas clairement dit pourquoi on était là, mais j'avais des soupçons sur Alexandra. Elle se dandinait sur sa chaise en me regardant d'un air très... très primaire. Son côté lubrique me rappelait clairement celui des hommes singes de « La guerre du feu » qu'ils avaient avant de s'entre fourrer. Le débat avec la nymphomane avait été difficile, on est finalement arrivé à un accord. Avant de partir, je leur ai dit que pour les autres, ça serait injuste qu'ils n'aient que des seconds rôles. Elles m'ont affirmé qu'elles allaient en parler et qu'elles étaient comme moi, prêtes à laisser leurs rôles. J'étais un peu sur les nerfs après ces confrontations de points de vue théâtraux, les débats étaient usants et intenses. En plus de ça, dur d'arriver à communiquer avec la folle du cul qui semblait avoir une relation sexuelle avec sa chaise. Cependant les nymphomanes ont un atout: elles savent éminemment se faire pardonner. Le soir même, je n'étais plus fâché. Elle se faisait d'ailleurs pardonner par les trois quarts des convives, elle se faisait même pardonner par des personnes qui n'étaient pas fâchées. Quelle bonté de cœur! Même le personnel hospitalier allait de temps à autre se détendre avec Alexandra. Tout cela me semblait louche comme thérapie, c'était décidément pas très pro. Semaines après semaines, un petit groupe d'assidus s'est formé, la pièce avançait. Chacun avait sa place dans la réalisation de l'histoire. Et c'était en ça que je trouvais que cette pièce devenait belle, elle était plurielle, elle n'était pas le rêve disproportionné d'un seul mais le compromis de la multitude. Aurélie, la professeur révolutionnaire était subjuguée et réjouie par le tournure que cela prenait. Elle s'était arrangée pour venir deux fois par semaine et elle

avait clairement pour objectif qu'on passe sur scène et qu'on soit vu par une foule de valides en délire. Perso, jouer devant un potager ça m'aurait contenté amplement... enfin... c'était peut être l'occasion d'essayer de me réconcilier avec ceux que je déteste tant. Ça faisait déjà une année que j'avais été banni de la société, il était prévu la semaine prochaine qu'on fête mon retour au pays. Aurélie n'avait pas fait les choses à moitié, on serait pour notre première représentation devant une centaine de personnes. Je sentais la tension dans les yeux de Bernard lors de ma visite quotidienne, il avait peur d'une déception qui se solderait par un carnage. Il avait peur que j'assure moi-même le spectacle version jeux romains. Je lui disais avec un petit sourire en coin: « Qui ne tente rien n'a rien Bernard! » mais ça ne le faisait pas marrer. J'avais le mérite d'être honnête et sarcastique. J'étais chaud comme un caca lors du soir de la représentation. La nymphomane m'a détendu. C'est pratique d'avoir dans sa troupe une nymphomane. Vraiment pratique. Aurélie était une professionnelle et elle a mis la barre à son niveau je crois. On s'est lancé, c'était franchement le chaos, un Bronx théâtral. Amour, violence, pornographie sur un fond de critique sociale, que du bonheur! Les gens étaient bouche bée, à mon avis ils n'avaient jamais rien vu de tel. La pièce s'est terminée, mais je crois qu'on est tout de même allé assez loin dans le non conformisme, du coup les applaudissements restaient mitigés. On voyait dans le public clairement des gens choqués, les enfants pleuraient, d'autres semblaient aussi barges que nous et applaudissaient debout en hurlant. Ils étaient trois. J'étais content, je n'espérais pas du tout conquérir un public de gens normaux. J'étais ravi de constater que l'on pouvait s'exprimer librement et plaire en même temps. Je crois que mes concombres, salades et nymphomanes étaient de mon avis. On pouvait être ce que nous sommes et être applaudis. En partant, je me suis dit que ce créneau était véritablement à explorer. Bien entendu, sans idéaliser la chose, je gardais les pieds sur terre. Deux ans s'étaient écoulés, Aurélie m'a proposé d'écrire et jouer pour sa troupe lorsque je sortirai. C'était pour moi une forme de consécration. J'en ai parlé à mon tendre ami Bernardo qui m'a dit que j'étais: « Prêt à retenter une expérience sociétale ».

Prison intérieure

Je suis sorti aussi abruptement que je suis rentré. Je devais juste continuer à voir « Bernardo, l'homme au nez toujours un peu en vrac »

cinquante fois par semaine. Je suis donc aujourd'hui acteur. Je ne sais pas si on peut parler d'ascension sociale, enfin d'un point de vue global et « normal », c'est assez clair: Étudiant/livreur, SDF/amoureux, meurtrier/SDF, patient/drogué et acteur/réalisateur. Ça c'est de l'accomplissement à l'américaine non? Non je dois beaucoup à mes potes pour ce cursus, le psy s'est chargé de la cure, Aurélie a cultivé mon côté artistique et la nympho... elle s'est occupée du reste... Si je ne me pends pas dans les mois qui suivent, je leur dirai merci. La troupe que j'avais intégrée dans le civil était composée d'un espèce de melting-pot déconcertant. La troupe était très équilibrée, chacun était déséquilibré dans sa propre spécialité. Y avait une équipe de dépravés psycho/nymphomane et une équipe très star académie, si t'additionnes tout ce petit monde et tu divises par sept, t'obtiens un individu lambda. Aurélie avait bien calculé son coup. Dans le côté dépravation de la troupe ce qui est rassurant, c'est que je n'étais pas forcément le pire. Je crois qu'en fait Aurélie avait son point de recrutement favori en HP. Y avait un gars qui s'appelait « Dimitrius », son nom était aussi déglingué que sa personne. Je n'espérais pour lui qu'une chose, que ce n'était qu'un nom de scène, un jour je ferai un coup de commando et je m'emparerai de sa carte d'identité. Je saurai enfin si ses parents avaient un sens de l'humour aussi débridé. Déborah, c'était une charmante jeune demoiselle aux yeux vert foncés qui ne vivait qu'en buvant, fumant, jouant et baisant, une hippie quoi. J'aimais bien Déborah. Luc, c'était le beau gosse de la troupe qui se tapait régulièrement Déborah et d'autres. Ce gars était beau, manipulateur, charismatique, arriviste et intelligent; un montpelliérain de baise... en fin de base quoi. Je comptais lui abîmer le sourire quand l'occasion se présenterait, il fait trop d'ombre au tableau. Ce gars avait pour habitude de presser les gens comme des citrons, lorsqu'il entrait en interaction avec eux, je voyais clairement se matérialiser son intérêt, et ce gars jouait de ses talents de comédien dans la vie à des fins personnelles. Il vote UMP et vu les pauvres rémunérations que l'on perçoit, il disparaîtra dès qu'il aura mieux à l'horizon. Le tarif sera le même pour Déborah dès qu'il aura du 90D en poche. Emma était un laideron d'une gentillesse et d'une sensibilité à faire pâlir une portugaise. Emma était plus poilue que Luc. Je vous dirai que poser les yeux sur Emma et se limiter à ça, c'est être aussi con que 99% des gens. C'est aussi être normal, je vous l'accorde. Heureusement, mon orgueil me dit que je vauds mieux que le reste, alors j'ai creusé. En traversant son épais manteau de poils, j'ai compris. J'ai vu et entendu des choses que si peu connaissent et j'en suis triste pour eux, je compatirais presque. J'ai été touché au plus profond de mon être, et je

voyais en elle la mère qui porterait mes enfants. Il faudra simplement un beau jour que je me décide à monter un poney. Son physique répulsif me renvoyait aux standards MTV qui me rongeaient encore et toujours. L'incapacité pour moi de dépasser ces arbitraires esthétiques puérils se renvoyaient à moi comme une tragédie. Cette tragédie c'était ma solitude et la sienne. La voir était pour moi une douleur permanente, sa présence me renvoyait sans cesse à la gueule ma position de victime et bourreau. Andy, lui, était un anglais old school, fils à papa, coincé, mais qui a dû recevoir les meilleur cours de théâtre au monde via papa's money. Du coup sur scène, ce gars pouvait tout faire et il nous renvoyait à notre propre médiocrité. Je déteste les anglais par conviction personnelle, mais Luc mangera un coup de tête bien avant Andy. L'arrivisme et l'orgueil dépassent largement la nationalité anglaise. Le dernier que je présenterai, c'est mon pote, on a sympathisé dans les premières minutes. C'est le gars calme, posé, shooté juste par l'air ambiant qu'il inspire. Selon une légende Jamaïcaine, de l'herbe coulerait dans ses veines, digne descendant du grand Ras Teferi⁶⁸. Ce gars c'est le grand sage de la troupe. Si je devais être enceinte un jour, c'est à Tristan que je demanderais sa semence. Ce gars c'est le seul vrai hippie que je connaisse. Il s'habille avec les mêmes fringues depuis qu'il a cessé de grandir, il n'a pas de portable, pas de voiture, pas d'ordinateur, ni même de coupe de cheveux. Il vote communiste, il lit communiste, il chie communiste, il pense communiste et il parle communiste. Il allie dans sa pensée marxiste un savant mélange anarchiste dont lui seul a le secret. Pour lui une communauté qui soumet les individus à son dogme serait pire que tout. Malgré cette attention aux libertés individuelles, il ne raisonne jamais pour satisfaire sa personne, il raisonne toujours en terme de groupe. C'est un peu l'antéchrist de Cul, de Luc. C'est assez hallucinant à voir, il ne se considère pas en tant qu'individu mais en tant que membre d'un groupe, d'une troupe. Il vit avec ce qu'il a et ne cherche pas plus loin. Sa pensée est selon lui très orientale, il s'essaie à « être » et non à avoir. Il profite de chaque moment en y voyant une fin en soi, il peut vivre un grand moment en préparant de la purée en sachet. C'est un épicurien un peu zarb, il est déroutant. Et le voir vivre est un émerveillement continu qui dépasse celui procuré par un reportage sur les sapins, même ceux de Noël. Une fois je l'ai vu observer une mouche durant quatre heures sans bouger. Je pose des cierges en son honneur, lui les fume! Je prie le soir lorsque je suis en pyjama sous mes draps pour que le dieu qu'il sert me soit clément. Bien sûr il y a Aurélie, Aurélie c'est la représentante de tout ce joli monde et elle le fait à merveille. Elle fait tout, c'est une machine, prof de théâtre pour

tarés, actrice, réalisatrice, écrivaine, chargée de communication, et patron de notre start-up. C'est aussi et surtout grâce à elle à qui je devais ma nouvelle vie, et par ce travail d'expression que je me sentais mieux, moins en souffrance et mes gencives me remerciaient chaque putain de jour. Elle s'est entourée d'une jeunesse qui se cherche. Elle nous donnait la possibilité de nous trouver par le biais de son travail. On était, je dois l'admettre, plus un troupeau qu'une troupe finalement, et elle était plus bergère qu'autre chose. On était des moutons underground et elle, un berger qui broutait l'herbe avec ses moutons, elle se cherchait un peu aussi je crois. En fait, on broutait tous sauf Tristan qui lui la fumait des fois, l'herbe. Il ne trouvait pas toujours de bons cièrges. Bon, j'arrête de délirer sur les moutons ça me fait bander. Hier on a fait notre représentation, un style obscurantiste postmoderne. On faisait une représentation presque gratis dans une maison de quartier à Montpellier. Quand Déborah est passée faire un one man show assez osé, y avait un mec qui s'est lâché. Il a fait comme à la maison. Il sifflait et gueulait « Sale pute! » et ça faisait marrer lui, moi et ses potes. Ça me rappelait ma jeunesse, on allait à un endroit et on tenait la politique de la terre brûlée. On avait rien de mieux à faire, c'était ça le drame. Je me disais que le mec de Déborah allait défendre son plan cul. Le plan de Luc était celui de l'autruche. Avant le passage d'Emma, j'y suis allé et pour la première fois de ma vie, j'ai joué la carte de la diplomatie. C'était con, si j'avais réfléchi, j'aurais compris que la diplomatie c'était un cul de sac avec ces mecs. Emma est passée, et c'est parti à grand coup de: « T'es laide va chercher ta copine! » Œil pour Œil, chicos pour chicos⁶⁹. Avec ces gars là, je savais malheureusement que comme moi, y répondait qu'à la violence. J'étais déguisé en Clown, du coup ils se sont dit que j'étais rigolo. Le mec qui braillait m'a vu, il a dit: « Attention les mecs, on a fâché le Clown. » On a bien rigolé tous les quatre. Avec la banane, je suis descendu de la scène et j'ai monté les marches jusqu'à eux. Ils se demandaient ce qui se passait, moi je le savais. Je suis arrivé devant la grande bouche, les trois potes désormais pleuraient de rire. Je lui ai mis un gros coup de tête dans le nez. Le gars est tombé avec du maquillage plein la gueule, il était maintenant déguisé comme nous tous, il faisait partie de notre troupe et assurait la seconde partie du spectacle. Ses deux potes m'ont regardé comme si je débarquais d'un film d'horreur, le temps a dû s'arrêter, leur rire s'est figé dans une grimace d'effroi. Les rires avaient cessé, le silence de l'effroi avait pris place. J'étais pas obligé de les taper, ils avaient l'air calmé. Mais je savais que ça allait me détendre. Le plus costaud avait compris que je n'allais pas en rester là, il a commencé à courir. J'ai juste tendu mon pied

au milieu de son début de course et son poids n'a pas joué en sa faveur. Ce mec était aussi gros que mal chanceux. Son front a tapé le sol avec fracas, l'autre m'a mis une belle droite. Je suis tombé comme une merde dans des chiottes turcs. Lorsque j'étais à terre, il m'a balancé un vieux coup de pied dans la tronche, cet enculé croyait qu'il tirait un pénalty. J'avais intégré le monde joyeux des clowns, j'étais loin. Le gros au front rougi en a profité pour se lever et abrégé mes souffrances dans les cris de la foule en délire. Y avait de l'ambiance! Ils étaient à deux sur moi, celui avec le maquillage sur la gueule ne bougeait plus, il était à quelques centimètres de moi. J'ai entendu les cris féminins de ma troupe et c'est curieusement l'anglais qui m'est venu en aide le premier. J'aime pas les anglais mais quand y a baston, c'est pas des baltringues. Il nous a rapidement rejoint, il a pris une chaise et a défoncé la tronche du gros. Enfin c'est ce que j'ai cru voir sur le moment. Tristan lui, a mis du temps, normal, il lui faut cinq bonnes minutes pour comprendre ce qui arrive et ce qu'il doit faire. L'acte parfait nécessite une réflexion adéquate. Il avait saisi un truc rouge qui, malgré le sang que j'avais dans les yeux, me paraissait être un extincteur. Il nous a lui aussi rejoint. Je me disais que ce con avait buggé et qu'il croyait qu'il y avait un incendie. Le bruit métallique significatif était le stigmaté du KO, le gars qui m'avait amené par terre était désormais sur moi, inconscient, en train de me câliner. Mon héros avait, avec un extincteur, transformé de la haine en sentiment amoureux, cet homme est le messie. Le gars avait le crâne sérieusement ouvert, j'avais l'angle de vu idéal pour apercevoir du blanc, c'était un bout de son crâne que j'apercevais. Il pissait du sang sur mes jolies fringues de clown. Andy s'est, trop courageusement, jeté sur le gros. Il s'est pris une grosse claque et il est tombé par terre. On n'a plus entendu Andy se battre après ça. Il s'agitait sur le sol comme pris d'une crise d'épilepsie, on aurait dit une grosse carpe hors de l'eau. Grâce à son va-leureux sacrifice, je me suis levé et j'ai couché le gros. J'avais pris cher, j'étais couvert de sang, j'étais devenu le clown boucher charcutier, fin prêt à faire rigoler ces gamins. Tristan s'est penché sur le corps rachitique d'Andy. Le public était tétanisé, ce dernier ne bougeait plus. Il a saisi son coup pour vérifier son pou, son geste très minutieux indiquait clairement qu'il savait ce qu'il faisait. Il dit alors, d'un ton froid et protocolaire: « Mes amis, Andy n'est plus. » Et il a chialé comme un bébé, ils ont tous suivi d'un commun accord. Ça se transmettait encore plus facilement qu'un fou rire, c'était hallucinant, ces gens ne connaissaient pas Andy et ils pleuraient comme si c'était leur propre gamin. S'ils le connaissaient mieux, il ferait comme moi, ils ne pleureraient pas, j'avais envie de leur

dire: « Séchez vos larmes! Voyons... ce mec est anglais! » Quand les pleurs avaient atteint leur paroxysme, Tristan a sauté en criant: « C'ETAIT UNE BLAGUE!» Quel génie! Andy était sonné mais bien vivant. Tristan avait tellement bien joué la comédie, que, même le voyant bouger, les gens autour préféraient continuer à pleurer. Peut-être avaient-ils peur de passer pour des cons en s'arrêtant ou encore avaient-ils du mal à le croire en vie. Faut dire qu'un Andy vivant se rapproche de l'idée qu'on se fait d'un mort. Andy est le subtil mélange entre un haricot géant et le zombi qui présente « *Les contes de la crypte* »⁷⁰. Sans déconner, Andy a un teint blafard, une taille hallucinante, genre 1m95, sans peser plus qu'une bibliothécaire en fin de vie. Une fois la serpillière passée, on est rentré à la maison, je squattais chez mon idole. Mon train de vie ne me permettait pas de louer un appartement, pas de moyen et personne pour se porter caution. Visiblement, je n'étais toujours pas complètement le bienvenu dans ce monde. Je vivais avec Tristan qui m'avait clairement fait comprendre que chez lui c'était chez tout le monde et que du coup c'était aussi chez moi. Même si j'aime croire que je ne suis pas tout le monde, j'ai accepté la proposition. J'ai compris quelque chose en vivant chez lui. Petit je me suis toujours demandé pourquoi il fallait deux serviettes de bain, l'une claire pour le « haut » et l'autre foncée pour la « bite ». Tristan n'en utilisait qu'une seule, à l'origine blanche. Il y avait dessus des traces foncées suspectes indiquant clairement le sens d'utilisation. La serviette foncée pour le « cul » n'est qu'un cache misère. Ne croyons pas que nous sommes plus propre que Tristan, nous sommes juste plus hypocrites. Les traces sont là mais invisibles, essayons de sentir une serviette foncé ayant servie quelques semaines et nous serons fixés quant à cette théorie. Trêve de salle de bain, je pieutais dans le salon, et ce soir là, je suis rentré avec une meuf que j'avais rencontrée le soir même. L'histoire était un peu compliquée mais en gros cette personne était disposée à vivre une relation en profondeur. On est arrivé vers une heure du mat, moi j'étais fait comme un coing. J'ai vomi devant et un peu sur la porte. Les préliminaires ont duré des plombes et elle m'a pompé à mort pour obtenir une érection d'un mec qu'est à deux grammes, en gros c'était mou. Malgré mon handicap, nous y sommes parvenus. Elle gueulait, personnellement, je commençais à me lasser de mes plans cul. En plus l'alcool était un anesthésiant puissant, je bandais peu sans avoir des masses de plaisirs. Je la bourrais sans conviction, je simulais des petits cris de satisfaction. Un peu après, pendant qu'elle me pompait pour rigidifier un peu tout ça, Tristan est venu s'asseoir sur une chaise à côté. Il a dû avoir soif dans la nuit, alors y s'est chopé une

canette et il l'a siroté avec une paille, silencieusement, devant la séance de cinéma. J'étais un peu gêné, visiblement, j'étais le seul. Elle l'avait vu mais elle continuait sa besogne. Tristan lui, aurait eu des pop-corn, je crois qu'il serait resté jusqu'à la fin. Au bout de cinq minutes il s'est levé, il a jeté sa canette à la poubelle en disant: « Bonne nuit. » puis lui et son barreau sont partis se recoucher. Son pyjama aussi épais qu'un papier de cigarette nous révélait un pénis digne d'une sculpture Zimbabwéenne vouant un culte à la masculinité. Ce gros venait pourtant de Lozère. C'est assez con la vie, lorsqu'on n'est pas excité, on donne du plaisir à la femme, ça dure des plombes, on se fait chier et elle prend son pied. Les femmes n'ont rien compris, plus on assure plus on a l'impression de baiser un sapin de Noël, avec des guirlandes mais sans les boules en principe. Quand on est amoureux ou excité à mort ça dure trois minutes et la meuf ne veut plus nous voir. Une logique inébranlable. J'ai accéléré le rythme pour arriver à remplir ma capote qui devait commencer à fondre, l'autre hurlait comme ma mère. Ça a dû réveiller Tristan qu'est venu me voir terminer mon dur labeur. Ce coup si, il n'y avait même plus le prétexte de la canette. Il s'est assis sur cette même chaise, il a sorti son démonte pneu et il s'est branlé devant nous. J'étais très embêté vis à vis de Céline. Il l'avait bien deux fois plus grosse que la mienne. Elle gueulait tellement qu'elle avait pas fait gaffe à l'autre branleur d'à côté. Au bout d'un moment elle a entendu un vieux râle qui ne provenait pas de moi, elle m'a dit: « Putain y'a le gars qu'est revenu et il se branle. » Je lui ai demandé si ça la dérangeait. Elle m'a assuré qu'il en avait une plus grosse que moi. C'était clair que c'était pour moi mission impossible de finir ce que j'avais commencé, je doutais déjà avant sa venue, mais là c'était clairement mort. Je me suis dit qu'il était temps de simuler une éjaculation digne. Tristan m'a coupé dans mon élan, comme un élève de CM2 qui demande à participer, il a demandé s'il pouvait utiliser « un emplacement libre ». J'étais sur le cul, elle a dit « Fais comme chez toi mon bel étalon » et ce con m'a enculé à sec. J'ai jamais autant pris de plaisir de ma vie. Le matin j'avais une gueule de bois monumentale, je me suis levé avec un gros mal de cul. J'avais perdu mon innocence sur un coup de tête. On était tous les trois sur le clic-clac, et je venais de réaliser que mon rêve allait peut-être se réaliser. J'allais peut être chier un beau jour un enfant et Tristan en sera le père légitime. Il m'avait Belle et Sébastien⁷¹ refait le cul avec sa barre à mine. Toute la matinée j'avais une espèce d'envie de chier mais pas moyen. J'avais un peu peur, avec son bras d'enfant, il avait pu détruire mon système digestif. Plus tard on est allé au boulot, mais pas en vélo. On jouait ensemble une pièce dont j'avais

choisi la trame. C'était l'histoire d'un drame, un enfant qui perd sa famille dans un accident de voiture. Il était le seul jeune rescapé. Cette histoire, c'est l'histoire d'un traumatisme, c'est celle d'un enfant à la dérive dont le comportement n'a cessé de le plonger dans la solitude. Sa violence tout d'abord comprise et relativement acceptée par son entourage, laisse place peu à peu à l'oubli et à l'intolérance. L'on s'aperçoit que plus il vieillit, plus son passé est ignoré par ceux qu'il côtoie, moins il est compris, et plus il est exclu par son comportement. C'est l'histoire banale d'un marginal qui devient au fil du temps le seul à connaître son histoire, cette histoire qui lui ronge les entrailles et qui l'empêche de vivre comme tout le monde. J'avais envie de montrer aux gens que la violence ne naît pas de nulle part, et qu'elle n'est pas le fait du hasard. Je voulais attendrir le regard de ceux, qui ne se considèrent pas comme ignorants. Mon souhait était qu'ils adressent un regard averti vis à vis de ceux qu'ils détestent tant, j'avais juste envie de promouvoir de la compassion plutôt que de la haine et leur montrer qu'on est tous une bande d'ignorants. J'avais appelé cette pièce: « *Compassion pour un oublié* ».

Dans mon esprit, une pièce n'avait pas vocation à émouvoir, à faire rire ou à faire peur. A mon sens une pièce avait véritablement un idéal en vue, une certaine vocation à faire changer le regard de l'un sur l'autre, de se battre pour ceux qui se perdent en route. Je me considère comme rescapé, dans ma noyade, j'en ai entraîné certains au fond, un d'entre eux n'est jamais remonté. J'estime avoir un rôle à jouer pour ceux qui sont encore en perdition, et pour ceux qui risquent de compatir sans l'avoir demandé. Je pourrais, j'imagine, jouer des choses plus légères, je le ferais dans la mesure où le monde serait tout au moins aussi léger. Je ne m'accorde pas le droit à jouer du léger, je crois que ça sera mon fardeau à perpétuité, je me condamne à ça. J'ai trop de souffrance sur mes épaules pour me laisser aller à une comédie légère ou une histoire d'amour utopique, d'autres le feront. Chaplin était pour moi justement un grand de ce monde, on voyait clairement la profondeur de ses sujets, tout cela dans une forme décalée et accessible. Lorsque je serai plus mûr, peut être moins meurtri, j'espère arriver à parler avec légèreté de drames humains mais pour le moment je n'en suis simplement pas capable, c'est vraiment au dessus de mes forces. En tous cas, le spectacle avait un grand succès, je pense qu'il abordait un sujet qui intéressait les gens, pas tant par sa tristesse mais plus par l'angle de vue par lequel il était traité. C'est une caméra embarquée dans la tragédie d'une vie qui s'écrit sous les yeux du public. Je voyais toujours mon psychiatre d'HP, on discutait et selon lui, il ne fallait pas que je lâche le théâtre. Ce gars est clairvoyant, j'ai

beaucoup de respect pour ce qu'il fait et aujourd'hui je regrette d'avoir levé la main sur lui. Il savait que si je quittais la troupe, j'allais repartir sur le sentier que j'avais déjà pris. Il avait raison, je sentais toujours en moi ce gouffre sans fond. Ma haine dormait et depuis le moment où je m'étais battu, je la sentais petit à petit se réapproprier mon être. Elle reprenait ses droits. Je lui ai demandé si cette haine allait un jour me quitter? Il s'est allumé un cigare et m'en a proposé un en me regardant dans les yeux sans rien me dire. J'avais déjà mis un pied dans le trou. J'avais laissé Tristan, besoin d'espace, besoin de prendre du large. Je vivais à nouveau dans la rue, mais je continuais à bosser au théâtre. Aurélie m'avait dit que la rue allait m'emmener. Elle aussi je l'aimais bien. Je le savais, mais je voulais être honnête envers moi même, je crois vraiment, avec du recul, que je n'avais pas l'envie de m'en sortir. Je voulais bien jouer la comédie sur les planches mais pas en dehors. Je dépensais ma tune dans l'alcool. Lorsque j'étais imbibé, le soir il m'arrivait de tomber sur des gosses de riches, pour me détendre, je me salissais les mains sur leurs visages trop tendres. Je gardais un lien avec le théâtre, mais je n'étais pas assidu et ça posait de gros problèmes d'organisation pour eux. Malgré ça, ils m'ont gardé, j'étais surpris, mais ils l'ont fait. Lorsque j'étais là, au théâtre, au lieu de décharger leurs rancœurs, ils m'ont soutenu. Ça faisait quatre mois que je n'étais plus allé travailler, je vivais en dépouillant les jeunes étudiants le soir. Je ne sais pas comment elle a fait, mais Aurélie m'a retrouvé. En me voyant, j'ai lu sur son visage le choc, je portais sur mon visage le poids de la rue. Elle m'a dit que je manquais à la troupe, et que celle-ci m'attendait toujours. Je ne lui répondais pas, elle a ajouté que le scénario qu'on avait écrit ensemble, allait vraisemblablement aboutir sur un film. Elle m'a pris la main, elle m'a demandé de venir les aider à le réaliser. Je lui ai dit que je passerai au théâtre demain. Elle s'est en allée, et moi, je n'y suis jamais allé. J'ai traîné mon jeune corps buriné jusqu'au Pérou où j'ai bu jusqu'à m'endormir sous l'ombre d'un arbre imposant et apaisant. A mon réveil, j'entamais une nouvelle bouteille de vin, j'étais adossé contre mon arbre. Trois gars se sont approchés de moi, visiblement, à leurs gueules, j'ai lu qu'ils n'étaient pas venus pour faire charité. Cela faisait bien longtemps que plus personne ne venait me rendre visite, grand était mon plaisir. A mon habitude, je leur ai gentiment dit d'aller se faire enculer en leur expliquant que les SDF, c'étaient pas les plus fortunés dans le coin. Visiblement, ils avaient pas bien compris et en plus de ça, ils étaient susceptibles. Ils se sont rapprochés de moi, leur objectif était clair, moi je l'étais beaucoup moins. J'étais en train de me rappeler un conseil que m'a toujours donné mon papa: « Tape le premier ».

Lorsqu'ils étaient tout près de moi j'ai reconnu l'un d'eux -je sais pas comment d'ailleurs- c'était le gars qui avait violé Ode, visiblement, il avait bien récupéré, il n'y avait plus de bouts de chaise incrustés dans son visage de dealer. J'ai eu mal, très mal, la bouteille était encore à moitié pleine⁷² lorsque je l'ai gaspillé sur la tête du gars en question. Le liquide a directement désinfecté les plaies, c'était le moins que je pouvais faire pour ce gars qui se fendait la gueule encore une fois. Il s'est effondré dans la pelouse et était à nouveau bon pour retourner voir les mecs à l'hôpital, spécialisés dans les fractures crâniennes. A force, ils allaient devenir intimes, et ça, c'est un peu grâce à moi. Les deux qui restaient avaient l'air surpris. On s'est battu à l'ancienne. Soit j'étais complètement bourré, soit je les avais nettement sous-estimés⁷³. Il y avait sûrement de la vérité dans les deux⁷⁴. Ils étaient entrain de me tabasser, mais comme dans un vieux manga, j'ai eu mon second souffle que je croyais enfoui à jamais sous tout le goudron que j'avais inhalé. Ma poing a plongé dans le nez du moins gros avec une force que je n'imaginai pas, son petit organe a littéralement éclaté sous l'impact, heureusement, on peut respirer par la bouche. Vu que je pissais le sang, l'autre a eu la bonne idée de m'achever d'une bonne droite dans la bouche. Mes lèvres fermées, transpercées par mes dents, laissaient apparaître... mes dents. Il était grand temps pour moi de tomber, je suis tombé, ce qui était la meilleure chose qui me soit arrivée depuis longtemps. J'avais eu mon compte au moins pour la soirée, le seul gars encore debout m'a -en lâche- terminé les côtes à grands coups de savates puis il a disparu au loin dans la pénombre. J'étais -sûrement comme mes nouveaux amis- entré dans ma citadelle intérieure, j'entrais dans mes pensées. J'avais atteint mon idéal, mon havre de paix, plus rien n'avait d'importance : l'ataraxie était mienne. Le réveil fut surprenant, je ne me suis pas souvenu m'être déplacé après le carnage de la veille et pourtant j'ai dormi sur le trottoir d'une rue très passante à Montpellier, non loin du parc où je m'étais fait défoncer tôt ce matin. Je me suis fait réveiller par les rayons de soleil qui brûlaient mon visage. J'ai ouvert les yeux, le ciel était d'un bleu sans tache. Je me suis redressé, puis assis, j'observais les gens qui marchaient, ils étaient pressés, moi je ne l'étais pas. Ces derniers, pour marcher plus vite, économisaient leurs pas, les directions formaient des lignes parfaites, il paraît que le chemin le plus court est celui qui trace une ligne droite. Il n'y a véritablement qu'un élément qui semble être plus important que le gain de temps, celui de passer le plus loin possible d'un SDF, de moi en l'occurrence. Ces belles lignes droites étaient émoussées par ma seule présence, un arc de cercle était systématiquement dessiné, son diamètre

me semblait dénué de toute proportion. J'étais au centre de ce cercle. Au centre. L'attention toute particulière prêtée par un passant m'a sortie de ma torpeur. Je le reconnaissais enfin, c'était le vieil homme que j'avais croisé lors d'un petit déjeuner à la Croix Rouge. Tout son visage exprimait une peur ou peut être de la pitié qu'il tentait vainement de contenir. Ne pouvant faire autrement, il s'est rapproché en tendant sa main moite que j'ai serrée avec vigueur. Il s'est assis à côté de moi, et on a discuté longuement, cela faisait plusieurs mois que personne ne m'avait adressée la parole, j'avais le sentiment que tout le monde me fuyait. Il restait silencieux et reproduisait à nouveau la moue qu'il avait lorsqu'il était arrivé. Je ne comprenais pas. J'humais l'odeur significative dégagée par les visiteurs de l'hôpital où j'avais été interné. L'odeur additionnée de l'image qu'il me renvoyait m'étaient insupportables. Il fallait que cela cesse. Il s'apprêtait à me quitter sans même me dire au revoir. Il ne me quittait pas, il me fuyait. Il me fuyait, j'étais l'objet de la peur. Je l'ai battu à mort au vue de tous. Il est tombé par terre et s'est mis en position fœtale pour atténuer mes coups, il cachait son visage en sanglotant comme un enfant. Je me suis rassis à côté de lui, j'ai plongé à mon tour ma tête entre mes mains en bouchant mes oreilles pour ne plus l'entendre. Je ne voulais pas faire ça. Je ne voulais pas faire ça. JE NE VOULAIS PAS FAIRE CA. Deux policiers sont arrivés et leurs attitudes me semblaient toutes aussi étranges. Pourtant j'avais l'habitude de leurs habitudes, celle-ci était étrange. Vraiment étrange. Ils m'ont menotté et embarqué dans leur grand véhicule, les pompiers de leur côté, s'affairaient autour de mon ami. Je regardais la scène sans vraiment la voir, son visage n'exprimait plus la peur, j'étais soulagé. Les portes de la camionnette se sont fermées. Ce spectacle était étrange. Le policier s'est retourné vers moi en brandissant son gode et en me sommant de fermer ma gueule, étonné je demeurais silencieux, nous disparûmes avec le bruit de la sirène.

FIN

NOTES

*Présentation de Wikipédia: projet d'encyclopédie collective établie sur Internet, universelle, multilingue et fonctionnant sur le principe du wiki. Wikipédia a pour objectif d'offrir un contenu librement réutilisable, neutre et vérifiable, que chacun peut éditer et améliorer. Le cadre du projet est défini par des principes fondateurs. Son contenu est sous licence Creative Commons by-sa et peut être copié et réutilisé sous la même licence – même à des fins commerciales – à condition d'en respecter les conditions. Actuellement, 728 articles de qualité et 1 041 bons articles répondent aux critères établis par la communauté et font honneur à l'encyclopédie (source http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Accueil_principal)

Lors de mes études, j'avais lors d'une dissertation utilisée une définition provenant de l'encyclopédie Wikipedia. Mon professeur m'avait alors indiqué que cette « encyclopédie » n'offrait pas de définitions suffisamment sérieuses pour être utilisées à l'université. Cela m'a toujours posé question, j'ai en ce jour utilisé Wikipedia car il me semble que c'est un outil très intéressant et aussi en signe de protestation à ceux qui le dénigrent. Un quidam savant c'est effrayant pour les élites, utiliser ces définitions, c'est d'une part déposséder les « savants » d'un monopole qu'ils détiennent sur le domaine de la connaissance et c'est d'autre part bouleverser un ordre établi depuis des siècles voire des millénaires. N'est ce pas davantage un jeu de pouvoir qu'un réel débat sur ce qu'est vraiment le savoir... ? A méditer...

1Damien Saez, Jours étranges, J'Veux M'En Aller

2S'écrit en réalité Peyrou, mal orthographié ça fait rêver non? C'est une place assez grande où siège Sarkozy qui coule un Bronze. On me dit que non : La statue de Sarkozy en bronze est au centre du parc, il est fièrement (pléonasme) assis sur un cheval (poney) de guerre. On me dit que non : Ça serait Louis XIV et du coup on s'en fout.

3La Classe américaine ou Le Grand Détournement est un film de 1993, écrit et réalisé par Michel Hazanavicius et Dominique Mézerette. Il est exclusivement composé d'extraits de vieux films de la Warner, montés et doublés afin de créer un nouveau film inédit. Le titre du film provient de l'expression populaire classe américaine (source wikipedia).

4Aussi connu sous le nom de: William Frederick Cody (26 février 1846 à North Plate, Comté de Scott, Iowa - 10 janvier 1917 à Denver, Colorado) est une figure mythique de la Conquête de l'Ouest. Il fut notamment chasseur de bisons et dirigea une troupe théâtrale populaire.

5Bruno Bettelheim, Pour être des parents acceptables : Une psychanalyse du jeu, Ed Robert Laffont (février 1998).

6 Back Street est un roman de Fannie Hurst paru en 1933 qui relate l'histoire d'un amour dans l'ombre (Wikipedia).

7 Une happy hour, anglicisme signifiant littéralement « heure joyeuse » (Wikipedia).

8 Une backroom, ou salle arrière, appelée aussi darkroom, est une salle présente dans certains bars gays, où les consommateurs peuvent se rencontrer dans la pénombre ou l'obscurité pour des relations sexuelles sans pour autant se déshabiller. Certains saunas gay sont également équipés d'une backroom. Cette salle peut être aménagée en labyrinthes et petits compartiments agrémentés parfois d'un glory hole.

Les rapports étant le plus souvent non protégés (Barebacking), l'arrivée du SIDA aux États-Unis a eu pour conséquence la fermeture de beaucoup de backrooms dans ce pays (Wikipedia).

9 Hein ?

10 Mots français : Tabernacle !

11 Poisson long, et dur s'il fait régulièrement du sport (source : moi).

12 Spartacus était un esclave et gladiateur thrace. Il dirigea la Troisième Guerre servile en Italie du Sud entre -73 et -71. En tant que rebelle ayant fait trembler la puissance esclavagiste de Rome, Spartacus a à partir du xviii^e siècle été une référence du mouvement anti-esclavagiste. Il a été ensuite magnifié dans les pays communistes où de nombreux monuments, noms de rues ou de clubs sportifs (comme le fameux Spartak de Moscou) lui ont été consacrés. Au cinéma, son histoire est devenue célèbre pour le grand public grâce au film scénarisé par Dalton Trumbo commencé par Anthony Mann et terminé par Stanley Kubrick réalisé en 1960 ainsi qu'une série américaine de 4 saisons qui relate son histoire. (Wikipedia).

13MTV (Music Television), est une chaîne de télévision américaine spécialisée dans la diffusion de vidéo-clips musicaux. Créée en 1981 (premier clip diffusé : Video Killed the Radio Star des Buggles), elle est diffusée actuellement sous la forme de programmes adaptés aux nombreux pays et régions du monde où elle est reçue (171 pays). MTV est à l'origine de l'industrie des vidéo-clips, et invente le concept même de la chaîne musicale. Elle est détenue à 100 % par le groupe média MTV

Networks, lui-même détenu en totalité par la société Viacom (source Wikipedia).

14 Bioman (超電子バイオマン, Chōdenshi Baioman?, littéralement Super électron Bioman) est une série télévisée japonaise du genre sentai, en 51 épisodes de 20 minutes, créée en 1984. Huitième série du genre au Japon, elle est cependant restée dans les mémoires des fans français pour être la première série du genre à avoir été diffusée en France (source Wikipedia).

15 Arte (prononcez arté) est une chaîne de télévision généraliste franco-allemande de service public à vocation culturelle européenne. La chaîne Arte est un groupement européen d'intérêt économique (GEIE), basé à Strasbourg. Elle est librement accessible principalement via la TNT, le câble, le satellite et l'ADSL TV (source Wikipedia).

16 Shakira ft Alejandro Sanz, Fijacion Oral / Vol.1, la tortura (2005)

17 Lire « imbécile ».

18 NB: Entre temps (ces lignes ont été écrites il y a belle lurette, je me suis permis a posteriori de rajouter ce NB) M6 me donne raison en créant son émission « Belle et Grosse » si mes souvenirs sont bons. Je me trompe, le titre c'était « Grosse et Belle » ou peut-être « Belle de Nuit », je ne suis plus très sûr. Enfin, valoriser les télé-gros-spectateurs est un concept marketing très intéressant et qui existe aujourd'hui ! les lobbies de la malbouffe doivent se frotter les mains au grand dam de ceux qui bossent autour des problèmes cardiaques et de diabète ou tout simplement des gars comme moi, ceux qui préfèrent Shakira à Boccolini. Ça reste un problème de poids!

19 Le Capitan ou Matamore est un personnage type de la commedia dell'arte.

Vantard mais lâche, le Capitan est une parodie de l'héroïsme militaire, et aussi du faux point d'honneur propre aux Espagnols, dont le Moyen Âge avait abusé dans les œuvres de ses littératures. Au xvie siècle, les exploits militaires qu'avaient chantés les troubadours avaient cessé d'être appréciés du peuple (Wikipedia).

20 Les "tsantzas" sont apparues il y a plusieurs milliers d'années. La réalisation d'une tsantza est une quête spirituelle réalisée dans la célébration d'un rituel immuable. C'est un acte guidé par une certaine notion de justice, mais surtout de vengeance. Ainsi, pour se venger d'un homme, on va se battre avec lui, puis, une fois l'adversaire tué, on va le décapiter et faire réduire sa tête tout en prenant soin de bien emprisonner son esprit vengeur (« Muisak ») à l'intérieur. Parfois, afin d'éviter de futurs problèmes, la famille de l'adversaire est également assassinée et leurs têtes sont réduites. Ces pratiques tribales violentes ont effrayé les conquistadors lors de leur découverte des Jivaros¹. De violents affrontements ont eu lieu entre les Shuars et les Espagnols. Les dizaines de milliers de têtes espagnoles qui furent réduites en un demi-siècle de combats contribuèrent à alimenter la légende des « sanguinaires » Shuars réducteurs de têtes (Wikipedia).

21 Plutarque, Apophtegmes de rois et de généraux, « Pyrrhus », 3. Extrait de la traduction de F. Fuhrmann pour la Collection des Universités de France, 1988 (source de la source : Wikipedia).

22 Le côlon, aussi appelé "gros intestin", court du cæcum jusqu'au rectum et constitue la partie terminale de l'intestin, appartenant à l'appareil digestif. Il fait suite à l'iléon au niveau de la valvule iléo-cæcale (valvule de Bauhin), et se termine au niveau du rectum. Il se dispose en cadre dans la cavité abdominale et mesure de 1 m à 1,5 m avec un diamètre de 8 cm (cæcum) à 4 cm (rectum) (Wikipedia).

23 Bob l'éponge (SpongeBob SquarePants) est une série télévisée d'animation américaine, créée par Stephen Hillenburg et diffusée depuis le 17 juillet 1999 sur le réseau Nickelodeon (source Wikipedia).

24 Malcolm (Malcolm in the Middle) est une série télévisée américaine en 151 épisodes de 22 minutes, créée par Linwood Boomer et diffusée entre le 9 janvier 2000 et le 14 mai 2006 sur le réseau Fox (source Wikipedia).

25 Les Sans Domiciles Fixes, y paraît que c'est la seule population qu'on nomme par son acronyme et du coup ça prend pas de « s ». Mieux encore, je peux l'énumérer après les détritiques sans choquer personne, la langue française est vraiment superbe.

26 Les Carnets de Monsieur Manatane est une série télévisée belge en 48 épisodes de trois minutes, créée par Benoît Poelvoorde et Pascal Le Brun et diffusée entre 1997 et 1998 sur Canal+ (Wikipedia).

27 Sigmund Freud, Essais de psychanalyse

28 Poudre magique très puissante et dangereuse (Déhydroépiandrostérone) souvent confondue avec une autre poudre le GHB (acide gamma hydro butyrique) qui permet aux personnes âgées d'avoir une sexualité avec des plus jeunes consentant(es) ou pas.

29 Champion du monde de Yoga catégorie poids lourd, il est capable de rentrer ses 2m dans une petite boîte.

30 R. Kelly et son inoubliable: "i believe I can fly, I believe I can touch the sky".

31 La Guerre du feu est un film franco-canadien réalisé par Jean-Jacques Annaud, sorti sur les écrans en 1981 (source Wikipedia).

32 A ne pas confondre avec *L'île aux esclaves* de Marivaux, rien à voir.

33Le Léviathan, ou Traité de la matière, de la forme et du pouvoir d'une république ecclésiastique et civile, est une œuvre écrite par Thomas Hobbes, publiée en 1651, qui constitue un des livres de philosophie politique les plus célèbres (source Wikipedia).

34Le correcteur d'Orthographe OpenOffice voit en Pepsi une faute mais nullement dans le mot Coca ? A oui, je vois pourquoi...

35Noir Désir, album: 666667 Club, titre: L'Homme Pressé (1997).

36I AM, album: l'école du micro d'argent, titre: Nés sous la même étoile (1997).

37Le Traité du gouvernement civil (Two Treatises of Government en anglais) est un essai philosophique rédigé par le philosophe anglais John Locke, publié en 1690, consacré à l'origine, à la légitimité et aux problèmes posés par tout gouvernement politique (source Wikipedia).

38 Marx, La Question juive, 1844

39 Condorcet, « L'esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain », 1795

40Hobbes, Le Leviathan

41Du contrat social ou Principes du droit politique est un ouvrage de philosophie politique de Jean-Jacques Rousseau publié en 1762. Il est renommé pour avoir exposé avec clarté et force que la seule forme de pouvoir politique légitime serait le pouvoir qui trouverait son fondement dans la volonté du peuple (ou « volonté générale »). Il est considéré comme un des inspirateurs des idées de la Révolution française (Source wikipedia).

42De l'esprit des lois est l'œuvre majeure de Montesquieu en 1748 (source Wikipedia)

43Malcolm X (né le 19 mai 1925 - assassiné le 21 février 1965) est un prêcheur afro-américain, orateur et militant des droits de l'homme (Source wikipedia).

44Jean Moulin (Romanin), né à Béziers le 20 juin 1899 et mort dans le train qui le transporte en Allemagne, aux environs de Metz, le 8 juillet 1943, est un préfet et résistant français. Souvent considéré comme un des principaux héros de la Résistance, un cénotaphe se trouve au Panthéon des grands hommes de la République française (son corps n'a jamais été identifié avec certitude, et l'urne transférée au Panthéon ne contient que des « cendres présumées de Jean Moulin ») (Source wikipedia).

45 Ernesto Guevara (né en 1928 en Argentine, et exécuté en 1967 en Bolivie), plus connu sous le nom de Che Guevara ou Le Che est un révolutionnaire marxiste et un homme politique d'Amérique latine, dirigeant de la guérilla internationaliste cubaine (Source wikipedia).

46Erratum (Source wikipedia).

47Martin Luther King, Jr. est un pasteur baptiste afro-américain né à Atlanta (États-Unis) le 15 janvier 1929 et mort assassiné le 4 avril 1968 à Memphis. Militant non violent pour les droits civiques des Noirs aux États-Unis, pour la paix et contre la pauvreté (Source wikipedia).

48Philosophe stoïcien dans la Rome antique

49"... La violence joue encore dans l'histoire un autre rôle, un rôle révolutionnaire; que selon les paroles de Marx, elle soit l'accoucheuse de toute vieille société qui en porte une nouvelle dans ses flans; qu'elle soit l'instrument grâce auquel le mouvement social l'emporte et met en pièces des formes politiques figées et mortes... " Engels, Anti-Dühring, Éditions sociales, page 216 (source Philagora).

50Communiqué de Jhon Zerzan documentaire Surplus (Erik Gandini et Johan Söderberg (2003))

51I AM, L'école du micro d'argent, Petit frère (1997)

52I AM, L'école du micro d'argent, L'enfer (1997)

53« Machiavel naquit les yeux ouverts »

— Quentin Skinner, biographe (Wikipedia).

54I AM, L'école du micro d'argent, Nés sous la même étoile (1997)

55Frantz Fanon, Les Damnés de la Terre, Éditions Maspéro (1961)
(source Wikipedia).

56Jamel Debbouze, Jamel 100% Debbouze (2003/2004) (source
Wikipedia).

57Le Monde, article du 06/11/07

58Discours de Fidel Castro dans le documentaire Surplus (Erik Gandini
et Johan Söderberg (2003))

59 Alexandre Dumas (fils), La Dame aux camélias

60Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, V, 85-103

61*L'Homme dominé*, éd. Gallimard, Paris, 1968

61Bis *La Reproduction*. Éléments pour une théorie du système
d'enseignement, Auteur Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, Genre
Sociologie, Éditeur Les Éditions de Minuit, Collection Sens Commun,
Date de parution 1970 (Source Wikipedia).

62Connu aussi sous le nom de Capitaine Crochet.

63Dans la chanson du groupe IAM, Nés sous la même Etoile en 1997, on
entend à la toute fin un extrait du deuxième épisode de Goldorak. Une

phrase prononcée par Actarus : « Mon Dieu, pourquoi ne puis-je vivre comme n'importe quel être humain ? Pourquoi mon destin est-il de ne pouvoir cesser de me battre ? » (source Wikipedia).

64Citation de Bruno Bettelheim (source dicociations.com)

65Le stoïcisme est une école philosophique de la Grèce antique, fondée par Zénon de Citium en 301 av. J.-C. C'est par la suite un courant philosophique hellénistique qui a traversé les siècles, subi des transformations (notamment avec Chrysippe en Grèce et à Rome avec Cicéron, Sénèque, Épictète, Marc Aurèle), puis exercé diverses influences, allant de la période classique en Europe (en particulier au XVIIe siècle, chez René Descartes) jusqu'à nos jours. Cette philosophie exhorte à la pratique d'exercices de méditation conduisant à vivre en accord avec la nature et la raison pour atteindre la sagesse et le bonheur envisagés comme ataraxie. Il s'agit d'une absence de passions, qui prend la forme d'une absence de souffrance (source Wikipedia).

66Le coït intercrural (du latin inter-, « entre » et crura « jambes ») est une pratique sexuelle au cours de laquelle la stimulation sexuelle masculine est obtenue en enserrant le pénis entre les cuisses de son ou de sa partenaire, simulant une pénétration vaginale. Cette pratique est relativement répandue dans la société japonaise, sous le nom de Sumata (素股, cuisses nues), ainsi que dans les milieux gay. On parle également de stimulation interfémorale. Elle a été également utilisée dans la Grèce antique (source Wikipedia).

67La Haine est un film français emblématique sur la banlieue réalisé par Mathieu Kassovitz en 1995 (source Wikipedia)

68Ras Teferi Mekonnen, né le 23 juillet 1892 à Ejersa Goro, une ville de l'Empire d'Éthiopie et mort le 27 août 1975 à Addis-Abeba, a été le dernier empereur d'Éthiopie de 1930 à 1936 et de 1941 à 1974. Il a choisi de régner sous le nom d'Haile Selassié Ier. Il est considéré par la plupart des Rastas comme étant le « dirigeant légitime de la Terre » (Earth's rightful

ruler) et de surcroît le Messie, en raison de son ascendance qui, selon la tradition chrétienne orthodoxe éthiopienne, remonterait jusqu'aux rois Salomon et David (source Wikipedia).

69 Les premiers signes de la loi du talion sont trouvés dans le Code d'Hammourabi, en 1730 avant notre ère, dans le royaume de Babylone. Cette loi permet ainsi d'éviter que les personnes ne se fassent justice elles-mêmes et introduit un début d'ordre dans la société en ce qui concerne le traitement des crimes. Le Code d'Hammourabi se présente sous la forme d'une liste de plus de deux cents jurisprudences et nombre d'entre elles sont empreintes de cette juste réciprocité du crime et de la peine. Comme dans les jurisprudences 2291, 2302 et 2313 où si le constructeur d'une maison voit cette dernière tuer lors d'un effondrement respectivement, le propriétaire, le fils ou l'esclave du propriétaire, c'est le constructeur qui doit être condamné à mort dans le premier cas, le fils du constructeur dans le second et dans le dernier cas, le prix de l'esclave doit être versé au propriétaire. On retrouve la référence à Œil pour œil, dent pour dent dans deux jurisprudences du Code d'Hammourabi, les 1965 et 2006 (Wikipedia).

70 Les Contes de la crypte (Tales from the Crypt) est une série télévisée américaine en 93 épisodes de 24 minutes, créée d'après les comics de William Maxwell Gaines et diffusée entre le 10 juin 1989 et le 19 juillet 1996 sur le réseau HBO (source Wikipedia).

71 Dessin animé des années 60 (transmis à la télévision pendant plus de trente ans) qui a traumatisé des millions d'enfants par la dureté de ses histoires.

72 A moitié pleine ou vide ? Lorsqu'on la sacrifie sur la tête d'un trou du cul, on ne peut que la considérer pleine n'est-il pas ?

73 J'étais complètement bourré.

74 La vérité ? dans les 2 grammes.



www.feedbooks.com
Food for the mind